

## A L'EPOQUE 1900

A l'époque 1900, le village de Grandmont comptait une soixantaine de familles ; la plupart étaient propriétaires de leur petite maison et de quelques parcelles de terre qui leur permettaient de nourrir une vache. Mais les plus nombreux étaient ceux qui n'avaient que leur étroite maison assortie d'une courette ou l'on pouvait voir quelques poules et une nichée de lapins et même quelquefois une chèvre.

Les « riches » paysans nourrissaient 5 à 8 vaches et, s'il y avait une bergère dans la famille, ils ajoutaient un petit troupeau de moutons ; ils travaillaient eux-mêmes leur propriété.

Il n'y avait plus de métayers car la terre étant trop pauvre et morcelée, ne permettant plus à celui qui la cultivait de se suffire de la moitié du revenu. Mais il restait trois fermiers, puis deux seulement qui louaient à bail la propriété. Le bail était un contrat établi par le Notaire, qui attribuait au fermier, pour une durée de six ans, ou davantage, l'utilisation de la propriété et du cheptel nécessaire. A la rentrée du fermier comme à sa sortie, les biens du propriétaire comme le bétail, les charrettes, les charrues, étaient évalués par un des experts des environs et la différence était versée en espèces ou restait à la disposition du bénéficiaire.

### Les domestiques.

Les plus gros paysans avaient pour la plupart un domestique, loué pour une année, soit après accord entre les deux pères, soit à la louée qui avait lieu tous les ans à la foire d'Ambazac. C'était un garçon qui, à partir de 12 à 13 ans jusqu'à son départ au service militaire ne trouvait guère d'autre moyen pour gagner sa vie. Il n'y avait que très peu de filles domestiques sauf si, dans une ferme, la fille qui gardait le troupeau se mariait et s'en allait dans une autre famille, ou si dans une autre la mère de famille ne pouvait plus faire la bergère pour cause de maladie ou de naissance de nouveaux enfants. Comme il n'y avait à Grandmont que quelques familles nombreuses –et de 4 à 5 enfants seulement- bien peu de garçons se faisaient domestiques et les cultivateurs allaient les louer dans les villages des environs.

Le domestique était en général assez bien traité : il partageait la table et le travail de son maître et il avait toujours son lit dans un coin du grenier.

La table consistait pour le meilleur en une bonne soupe aux choux trempée le soir, dans des écuelles rassemblées au milieu de la longue table.

Le maître s'asseyait le premier, au bout de la table, et les autres à leur place habituelle ; chacun avait son écuelle et la tirait à soi. Le domestique n'oubliait pas, en prenant la sienne, de planter sa cuillère au milieu et, quand elle se tenait droite, c'est que le pain ne lui était pas regretté et qu'il était bien nourri.

Après la soupe, il y avait toujours un grand plat de choux, de navets et de raves que la maîtresse posait au milieu de la table. Chacun y puisait, sans se presser, avec son couteau de poche ou sa cuillère ; les petits morceaux de pomme de terre étaient les plus convoités, surtout par les enfants. Des fois, il y avait un tout petit bout de couenne, mais personne ne la désirait puisqu'on savait que cette part était réservée au maître.

Mais le domestique partageait également le travail de son maître qui commençait et finissait avec le jour. Il y avait heureusement les longs mois d'hiver où, disait le maître, il gagnait le même prix que l'été. Et il avait surtout comme joyeuse récompense, et pendant toute l'année, les après-midi du dimanche de libres pour aller chez sa mère pour faire laver son linge, ou plutôt sa chemise, et reprendre ses chaussettes.

### Le valet d'été.

Les fermes de Grandmont n'étaient pas assez importantes pour nécessiter l'emploi d'un valet d' « été » alors que bon nombre de petits propriétaires, petits artisans, avaient du

temps de libre et besoin de gagner un peu d'argent. Ils s'en allaient dans les riches fermes de la vallée d'Ambazac « faire l'été ».

Ils s'entendaient avec leur employeur pour un nombre de jours correspondants à la durée de l'ensemble des travaux, soit pour un de ceux-ci seulement. Les travaux de l'été comprenaient la fauchaison, la moisson, le battage. Ils étaient nourris mais pas couchés et il leur fallait partir le matin au petit jour et rentrer à la nuit. La journée était longue et le travail pénible, et quand ils avaient fini leur saison, ils étaient bien contents et se plaisaient à dire : « j'ai fait un bon été, je n'ai maigri que de dix livres. »

### La fauchaison.

Les journées les plus longues et les plus fatigantes de l'été se passaient dans les prés. Il n'y avait pas encore de faucheuses mécaniques et toute la récolte était coupée à la faux, souvent dans des terrains accidentés ou marécageux. Les faucheurs commençaient très tôt le matin, pour profiter de la rosée qui rendait l'herbe plus coupante et, bien sur, pour allonger le temps de travail.

Le travail était très pénible et dépassait les forces des hommes âgés, mais qui savaient toujours battre la faux, souvent mieux que les plus jeunes. C'était d'ailleurs un travail délicat et une faux mal battue ne coupait pas.

Vers les huit heures, la maîtresse de maison apportait le déjeuner et on mangeait, sur l'herbe, une excellente omelette suivie d'un morceau de fromage sec et poivré. Et pour bien refaire les forces neuves, on buvait un bon verre de vin. Dans la plupart des maisons il n'y avait du vin que pour les faucheurs.

Mais il ne suffisait pas de couper l'herbe, il fallait ensuite la faire sécher. C'était le fanage, qui consistait à suivre les andains avec une fourche et à bien la secouer en l'écartant sur toute la surface du sol. Ce travail convenait bien aux grands enfants, aidés de leur mère quand elle avait un moment de libre. Dans la journée, on retournait le fanage pour que le côté de dessous soit exposé au soleil et, le soir, un peu avant le coucher du soleil, on en faisait de petites meules.

Le lendemain, il fallait de nouveau faner et retourner et, vers le soir, l'herbe était devenue foin. Il était alors rassemblé en longues planches entre lesquelles la charrette, équipée de ses longs pieux et de ses deux échelles, venait s'arrêter. Les deux vaches qui la tiraient étaient sages, malgré l'essaim de mouches qui bourdonnaient sur elles.

Un homme se tenait de chaque côté de la charrette pour y charger le foin tandis qu'un grand écolier, ou une jeune femme, montait dedans pour l'écartier de façon à ce que le chargement se fasse partout au même niveau et soit large et long. Quand il était terminé, et après l'avoir encâblé, la jeune personne, sans avoir peur, se laissait glisser sur le sol.

Le maître regardait son travail et, quand la charrette était grosse, les coins bien carrés, il était content de lui et fier de son travail et il appelait son attelage avec un coup de sifflet.

Dans la grange, il lui fallait monter à grosses fourchées cette montagne de foin dans le grenier à vaches. Un de ses jeunes aides, et souvent deux, y étaient déjà et s'employaient à recevoir et à écartier les fourchées sur toute la surface de la « barge ». On était à l'ombre, mais les tuiles avaient chauffé, le foin était chaud et poussiéreux, le travail était lourd, la poussière collait aux bras, à la figure, la sueur faisait des rides, brûlait les yeux. Mais déjà c'était la dernière fourchée, déjà on sortait de la grange ... Et c'était la récompense : un grand seau d'eau sortant du puits. Chacun à son tour prenait la couade et de cette eau de son puits, si froide, si bonne, buvait à sa soif.

### La moisson et le battage.

Les travaux de la moisson duraient un peu moins longtemps que ceux de la rentrée des foins, et quand l'été n'était pas trop pluvieux, deux petites semaines y suffisaient.

Les moissonneurs se rendaient en famille au bord du champ de seigle qu'on appelait « le blé ». Le maître aiguisait les faucilles puis, chacun devant son sillon, commençait à couper et avançait en escalier. Le maître, ou le plus habile, était en tête ; les femmes venaient ensuite et plus en arrière, le grand garçon et quelques fois la grande fille qui avait peur de se couper un doigt.

La terre, avec son blé qui ondulait sous la brise, se couvrait peu à peu de « javelles ». Après plusieurs jours de séchage au soleil il fallait « rentrer son blé » et c'était la mise en gerbes.

Le maître arrivait sur les lieux avec son paquet de liens préparés pendant l'hiver précédent avec de la paille longue et bien choisie. Il étendait un lien à ses pieds et la femme et les grands enfants lui apportaient à brasser les javelles. Il en faisait de grosses gerbes qu'il serrait fort en faisant faire au lien un tour de garrot.

La charrette venait avec ses pieux et ses échelles ; il fallait un homme fort pour lever les gerbes à la fourche pour les porter dedans, où il en fallait un autre assez alerte pour pouvoir les placer afin de faire un chargement convenable. Un garçon raisonnable suivait en ramassant les épis qui avaient été coupés ou cassés pendant la moisson et étaient tombés sur le sol. Dans les bonnes fermes on négligeait ce maigre ramassage, mais le maître invitait une de ses voisines qui avait deux ou trois poules, mais pas de blé, à aller « ramasser les épis ».

Quand il ne restait plus que le blé de la terre du « fond » à rentrer, c'est souvent qu'un voisin venait aider pendant l'après-midi. On se hâtait pour charger les dernières gerbes et c'est à ce moment que l'on voyait courir une jolie fille avec un gros bouquet de digitales bien rouges. Il n'y avait plus qu'à le placer sur la dernière gerbe devant et bien haut.

Arrivée à la maison, la charrette était reculée dans la grange, le bouquet devant et bien haut, que l'on regardait bien longuement puis, pendant que les enfants jouaient et riaient en gardant les vaches, la maîtresse mettait sur la table le « chanteau » et le morceau de lard, tandis que le maître descendait dans la cave pour chercher la dernière bouteille de vin.

On trinquait pour arroser la moisson, on parlait fort et on riait, on se racontait des histoires, mais déjà il faisait nuit, la femme allumait sa petite lampe et on se séparait en chantant le refrain de la « Carmagnole ».

### Le battage.

La moisson terminée, les hommes ont besoin d'une dizaine de jours pour faire divers travaux et labourer quelques terres, semer des raves et divers légumes tout en se reposant un peu de la fatigue de si longues journées. Le battage de la récolte ne commencera donc que vers le 15 Août et durera deux semaines environ. C'est un travail à l'ombre mais un peu monotone et rendu pénible par la poussière qui s'élève de la paille battue. Il est bon d'être trois, et quatre si possible, parce que la cadence des coups de fléaux sur le sol est une musique qui semble aider aux mouvements des bras. Le maître, quand il pleut, engage un journalier et le plus grand des garçons vient faire le quatrième pour être relayé par sa mère aussi souvent et longtemps qu'il lui est possible.

Pour commencer le travail, on écarte une gerbe sur le sol, le long d'un mur puis, en face, épis sur épis, une autre gerbe. Le maître donne le premier coup de fléau et les autres, se tenant prêts, frappent en cadence, à une seconde d'intervalle. L'équipe, se faisant face deux à deux, avance pas à pas sur la paille battue. Arrivée au bout, c'est l'arrêt des fléaux, tous à la fois et juste le temps de retourner le tapis de paille pour que le côté de dessous soit battu à son tour. Chacun prend alors sous son bras une brassée de cette paille battue, la secoue habilement pour en faire glisser les herbes et les petits brins, pour conserver seulement la paille longue et sans mélange, qui est aussitôt mise en bottes à deux liens pour être vendue et menée à la gare d'Ambazac.

Le dimanche matin on descend du grenier le vieux tarare pour vaner le blé battu dans la semaine. C'est un instrument qui, en le tournant avec une manivelle, fait beaucoup de bruit et autant de poussière. Il a le pouvoir de rejeter à l'arrière, avec une lourde poussière, tout le hachis pailleux des épis et des pailles, et de laisser couler à l'avant un ruissellement blond de blé bien propre. Pour monter ce blé au grenier, on remplissait les sacs à l'aide d'un double décalitre. Cette mesure était un cylindre en bois, cerclé de fer, d'un diamètre égal à la hauteur et consolidé par une tige en forme de T qui, placée au milieu, servait d'anse. Cinq mesures rases faisaient le « sac », soit un hectolitre d'un poids de 130 livres (65kg).

Les plus vieux ne montaient pas les sacs au grenier mais les jeunes étaient très fiers d'y montrer leurs forces, surtout ceux qui pouvaient, seul, soulever le sac du bras droit et le jeter sur leur épaule en tenant fermée l'ouverture de la main gauche et sans trébucher pour monter l'escalier étroit et rapide, le vider dans le grenier. Et l'homme revenait tout content et revenait ainsi jusqu'au dernier sac.

L'après-midi c'était le repos pour tous les batteurs. Les plus âgés venaient s'asseoir à l'ombre, à côté du mur de la grange, les plus jeunes allaient voir les bergères et les autres rejoignaient leurs amis, sur la place de la Chapelle, pour jouer une partie de quilles.

### Le meunier.

Le blé dans le grenier était l'affaire du meunier. Il passait à date fixée après accord, toutes les trois ou quatre semaines, prendre le sac de blé, qu'il aidait à remplir à la femme quand le maître était parti dans les champs. Il rasait soigneusement chaque mesure et, après en avoir compté cinq, il ficelait son sac en étant sûr d'en avoir son hectolitre ou ses 65kg.

Nous avions à notre service trois bons meuniers : ceux de Gouillet, de Bourdaleine, de Groschepot. Ils avaient chacun un gros cheval ou un mulet, qui tirait une solide charrette à deux roues, chargée d'une vingtaine de sacs de grain et de farine.

Ils faisaient claquer leur fouet pour annoncer leur venue. En hiver, par temps de gel ou de dégel dans nos mauvais chemins le meunier de Bourdaleine ou celui de Groschepot servait ses clients à dos de mulet, et ce n'était pas simple pour l'homme qui tirait sur la bride ni pour la bête trop lourdement chargée.

En arrivant au moulin, chaque sac était pesé et marqué, le contenu était vidé dans un tamis mobile pour en isoler les impuretés comme les mauvaises graines et les nombreux restes des passages des rats et des chats.

Le grain ainsi nettoyé était amené sur un tapis roulant en un semis calculé, sous la meule. Celle-ci, faite dans une grosse pierre en granit taillée en couronne, tournait sur une autre en forme de table fixe et placée assez près pour que le grain soit écrasé au passage. Un appareil de soufflage poussait, au fur et à mesure de la sortie, la farine d'un côté et le son de l'autre. Quand la mouture du sac était terminée, le meunier prélevait la part qui lui revenait pour prix de son travail et mettait dans chacun des deux sacs de son client la farine et le son qui lui revenaient.

Un ensemble d'appareils simples mais précis assurait le fonctionnement du moulin et le tout était actionné par la grande roue à godets montée à l'extérieur, au dessous de la chaussée formant retenue d'eau. Pour faire tourner cette roue il suffisait d'ouvrir le passage de l'eau, laquelle remplissait les godets qui, ainsi alourdis, entraînaient la grande roue dans sa ronde qui durait souvent une partie de la nuit.

Le meunier, tout blanc de farine dans ses vêtements et sa personne, actif et sérieux, surveillait son installation afin qu'il puisse, sans aucun retard, rapporter à ses amis et clients de Grandmont les douze sacs de belle farine dont ils ont besoin pour « chauffer le four ».

### Le four et le pain.

Le retour du meunier correspondait, à quelques jours près, au besoin d'une nouvelle fournée de pain. Chaque famille qui cultivait son blé avait son four mais, par économie de bois, ne le chauffait que toutes les trois semaines. Ce travail occupait une bonne partie de la journée et, pendant que la femme travaillait dans le pétrin placé dans un coin de la cuisine, le maître chauffait son four avec des genêts et des branches qu'il prenait au bûcher. Le bon bois ne manquait pas, mais il se vendait cher et une corde de bois payait bien des paires de sabots.

Quand le pain ne collait plus aux mains de la boulangère d'un jour, elle le cassait en morceaux qu'elle roulait les uns après les autres dans de la farine et les déposait dans de petites corbeilles rondes appelées « palissous ». Il y avait toujours dix à quinze palissous bien rangés et couverts sur la longue table ou, en hiver, sur le lit de la cuisine. On le laissait pour lever, environ deux heures.

Pendant ce temps le maître avait surveillé le four ; il connaissait la température au changement de couleur des parois en briques. Quand il avait sorti les braises avec un crochet et les cendres avec son balai spécial, la femme venait poser chacune des ses « tourtes » sur la large pelle en bois que son « homme » tenait appuyée sur la pierre d'entrée et qu'il poussait à l'intérieur en ayant soin de les ranger bien près les unes des autres. Avant de refermer la porte du four, il lui fallait ajouter le pâté de pommes de terre, le clafoutis de prune, la tourte de la voisine et même le petit pâté aux poires de la cousine. Dans un moment, il viendrait jeter un coup d'œil à la cuisson et en profiterait pour pousser un peu les tourtes de façon à ce que la cuisson du dessous soit aussi bonne que celle du dessus. Si les gâteaux étaient assez cuits, il les sortait puis refermait le four pour une heure. Quand il revenait, les gros pains ronds se montraient tout dorés. Il les tirait les uns après les autres avec son crochet. Ils étaient placés ensuite dans le râtelier qui était accroché aux solives de la cuisine, juste à côté de la planche à pain. Sur cette planche, la femme avait déjà posé la tourte qu'elle venait de goûter et qui, du fait qu'elle était entamée, devenait le « chateau ».

Et la petite fête de famille commençait : les enfants, eux aussi, voulaient goûter le pain, et le gros pâté, et le gâteau de pommes, et celui de poires, et celui de la cousine ; et chacun se poussait, criait, riait, se régalaient, c'était si bon et tous ensemble et si gai, avec quatre ou cinq petits voisins attirés par le bruit, la bonne odeur et les petits morceaux qui venaient du bout des doigts. Et toute cette joie en pensant que la famille avait en réserve du pain pour trois semaines et même quatre, à la saison des châtaignes.

Il était si bon, ce pain, même quand il était dur, très dur ou un peu moisi dans les coins. Et c'était bien vrai puisque le grand-père disait quelque fois : « Notre pain est toujours bon quand on a faim ».

### *Le porc, bienfaiteur charitable.*

Les familles qui faisaient leur pain engraisaient « leur porc ». Elles avaient pour le nourrir le son que rapportait le meunier, les plus petites pommes de terre et au besoin, des navets et des raves que l'on faisait cuire dans une chaudière ou une grande marmite.

Le porc était acheté en général dans une ferme des environs, à l'âge de trois ou quatre mois. C'était l'achat dit « sous la mère ». Quelques familles élevaient deux porcs et ainsi pouvaient vendre le plus gros pour se faire de l'argent. On gardait l'autre jusqu'à ce que soit épuisée la réserve de nourriture qui lui était destinée.

En passant l'hiver, on « tuait le porc ». Le maître se chargeait de cette opération et avec son grand couteau, il le saignait sans pitié tandis que les enfants riaient ou se sauvaient en pleurant. La femme, avec une poêle qu'elle plaçait sous la plaie recueillait précieusement le sang pour faire ses boudins. Quand la bête ne criait plus et avait perdu tout son sang, on la tirait sur des bûches de châtaignier et, avec de la paille de seigle, on faisait brûler avec soin les poils, les ergots, les aspérités de la tête. Et puis, à grande eau, on lavait cette peau boursouflée

par la chaleur du feu de paille. On frottait avec force avec un morceau de tuile si bien que la peau noircie par la crasse devenait douce et blanche.

Ensuite venait le grand moment, c'était la pesée avec la balance romaine. Deux cent livres ! Pas tout à fait mais presque, sans compter le poids du sang ! Pensez si ça faisait un beau porc, et gras, et tendre ! Et si l'on pourrait manger du lard pendant l'année surtout que nous n'étions pas plus de six dans notre famille !

Après cette joyeuse conversation à laquelle participait le voisin et souvent deux ou trois voisines, il fallait l'allonger sur l'échelle appuyée au mur, une patte de derrière attachée à chaque montant ; une grosse tringle en bois dentée en assurait l'écartement.

Alors le maître, d'un geste majestueux, avec son grand couteau qui ne lui servait que tous les ans, fendait la bête sur toute sa longueur, coupait le cou, mettait la tête de côté et sortait avec précaution le cœur, le foie, les intestins. Et dans ce plein panier d'entrailles, la femme s'affairait pour y trouver de quoi faire ses boudins, andouilles, pâtés de foie, graisse pour fondre et garnir le pot en grès où il lui faudrait puiser toute l'année. Le maître n'oubliait pas de tailler habilement entre les deux jambons de belles tranches de chair toute rose et d'en remplir une grande assiette.

Dans un moment, la nuit déjà venue, on allumait la lampe à mèche ronde tandis que sur le feu, qui éclairait beaucoup plus que la lampe, on entendait le grésillement de la fricassée. C'était l'heure de se mettre à table. Le maître s'asseyait à un bout et le premier puis, en se poussant un peu, les membres de sa famille un peu élargie ce jour par la venue d'un cousin, d'un tonton, de deux ou trois voisins et plusieurs enfants. Et jusque tard dans la nuit, tout ce monde mangeait du porc, buvait du cidre, riait et chantait.

Le lendemain matin, le maître se pressait pour aller reprendre son travail et bientôt le pauvre porc tombait en petits morceaux ; mais avant de les entasser dans le saloir, il en choisissait cinq ou six, ou davantage, de grosseur et de qualité qui variait avec les cadeaux qu'il devait faire à des parents et à des voisins amis, à ceux de qui il avait reçu des présents pour une semblable occasion.

Ensuite, avec une application silencieuse, il garnissait le saloir pendant que la maîtresse se démenait à faire ses boudins et chauffer ses pâtés et ses graisses. Le soir, l'homme avait descendu le saloir dans la cave et ainsi terminé son travail ; La femme le continuait plusieurs jours et en était toute contente, car avec tant de lard et de graisse, comme elle expliquait à ses voisines, elle pourrait faire une bonne cuisine pendant toute l'année.

### Les journaliers

Les journaliers étaient pour la plupart des homes sages, propriétaires de leur petite maison et de quelques lopins de terre qui leur permettaient de nourrir une vache ou deux. Ils avaient commencé à travailler à l'âge de la sortie de l'école pour aller faire n'importe quoi chez les voisins pour aider à des petits travaux pendant quelques heures ou quelques jours et simplement pour leur soupe et leur morceau de pain. Mais, en grandissant, ils voulaient apporter quelques sous à leur mère qui en avait bien besoin et ils trouvèrent à s'embaucher pour aider à des travaux plus longs et plus pénibles. Ils ne travaillaient pas seuls mais sous les ordres et les conseils de leur maître et celui-ci était maçon ou cultivateur, forgeron ou menuisier. Ils travaillaient chez celui qui avait besoin d'eux quelle que soit sa profession. Mais, par la suite, ils s'appliquèrent à trouver du travail dans le métier qui leur plaisait le plus et, sans trop s'en apercevoir, ils apprirent à faire ce métier et un peu plus tard à se tirer d'affaire aussi bien que le compagnon.

C'est de cette façon que se formèrent les journaliers. Ils étaient nombreux à Grandmont et les particuliers des villages voisins venaient y chercher des maçons, charpentiers, charrons, menuisiers, laboureurs, bûcherons, scieurs de long, jardiniers. Ils

travaillaient quelques jours ou quelques semaines chez le même employeur. Ils étaient nourris et payés suivant accord préalable mais, en général, n'étaient pas couchés.

Le journalier était un homme aimable et raisonnable ; il était toujours content, autant le soir en quittant une maison qu'il l'était le matin de son arrivée, parce qu'il savait que le lendemain il continuerait son même travail dans une autre maison.

### Les clouteries.

Les clouteries de Grandmont, qui avaient connu la prospérité et la renommée, commençaient leur déclin à l'époque de 1900. Dans les quatre ou cinq qui restaient ouverts, le patron travaillait seul ou avec un ouvrier. Il continuait pourtant à aller vendre dans les foires et jusqu'à Limoges les produits de sa fabrication. Il gardait toujours son beau cheval et sa lourde voiture à deux roues dont il ne manquait pas de se servir pour faire ses visites du Dimanche.

Les dernières années des cloutiers furent pénibles. Pour survivre, une dizaine d'entre eux décidèrent de travailler ensemble dans la même forge et ainsi, les frais seraient réduits et le travail deviendrait plus vivant et plus gai. Ce travail en équipe dura trois ans et n'eut un plein succès que pendant les longues veillées d'hiver. Les hommes se retrouvaient dans la forge vers trois heures de l'après-midi et travaillaient jusqu'à dix heures. Le local était juste assez grand pour que chacun puisse se ranger autour de la forge, y faire rougir sa tige de fer et la façonner sur sa petite enclume : trois coups de marteau pour amincir la pointe et autant pour élargir la tête et le clou tombait dans la cuvette en fonte. Dans le fond du local on voyait, accroché aux solives, l'énorme soufflet pour activer la flamme du feu dans ce charbon en gravier qui brûlait mal. Il était actionné par une énorme roue à deux parois, équipée à l'intérieur d'un escalier circulaire. Un chien dressé, en avançant sur chaque marche, faisait tourner la roue qui actionnait le soufflet de forge. Cette marche ininterrompue du chien dans cet escalier tournant sur lui-même était très fatigante et il fallait plusieurs fois par jour le relayer par son semblable.

La dernière clouterie fut fermée vers 1908 ; et comme les cloutiers de cette époque n'avaient pas fait d'apprentis depuis longtemps, nous ne saurons jamais comment un homme, avec des tiges de fer, son marteau et son enclume à bord coupant, faisait pour façonner deux clous à la minute pendant les douze heures de sa journée de travail.

### Les sabotiers.

Le sabotier était l'artisan le plus indispensable dans le village. Il avait des visites tous les jours pour voir, commander ou essayer. Son atelier ressemblait à une entreprise importante. L'intérieur comme les abords était garni de billots de bois tronçonnés ou équarris à la hache. C'est lui-même qui allait acheter chez les propriétaires les arbres dont il avait besoin : bouleaux et hêtres avec des fois un petit noyer pour faire des sabots plus légers, mais plus chers.

A l'intérieur de son atelier on remarquait le lourd couteau en forme de plane, retenu d'un côté par un anneau fixe sur un gros billot cylindrique. Une poignée à l'autre bout du couteau permettait de le manœuvrer et d'appuyer sur le cube de bois qu'il tournait et retournait jusqu'à ce qu'il ait obtenu la forme et la grosseur du sabot en projet. Pour en creuser l'intérieur il se servait de tarières et de cuillères finement aiguisées. Le maniement de ces outils était délicat : il fallait creuser suivant la forme irrégulière du pied tout en laissant partout une épaisseur de bois mince et régulière.

L'atelier était équipé de multiples étagères sur lesquelles séchaient des sabots de toutes les pointures. Sur l'une d'elles il y avait des socques, ces sabots avec le dessus en cuir, que l'on chaussait pour aller à la messe ou à la frairie.

Les visiteurs étaient nombreux. Les mères venaient avec leurs enfants pour voir, essayer, faire prendre mesure, ou bien seulement pour faire « curer » le sabot qui faisait mal à l'orteil ou au

coup de pied. Elles n'étaient pas trop pressées, surtout qu'il arrivait d'un autre village des personnes qu'elles connaissaient. Mais comme elles étaient très aimables, le maître sabotier était fort gentil et ses apprentis trouvaient dans ces visites de femmes et d'enfants, longues et bruyantes, de bonnes occasions de se moquer et rire.

Le sabotier n'avait pas besoin d'aller vendre sa production dans les foires : sa fidèle clientèle augmentée des commandes des villages voisins suffisait et lui assurait du travail pour les jours et les mois à venir.

Il n'y avait pas de cordonnier à Grandmont, mais il y en avait un à Ambazac, et cela suffisait bien puisque dans notre village les cinq ou six bourgeois qui avaient des souliers ne les mettaient que pour se promener dans leur voiture les jours de fête.

En réalité tout le monde, du plus petit au plus grand, marchait, chantait et dansait en sabots et en patois.

### Le forgeron.

Un autre artisan nécessaire et bien considéré était le forgeron. On l'appelait le maréchal. Il ferrait les vaches et les chevaux, les charrettes et les voitures, montait les charrues et les herses, les portails de grange et s'employait à divers travaux d'entretien dans les fermes et les maisons. Sa forge atelier était un grand local au milieu duquel trônait sur le sol battu sa grosse enclume entourée de lourds marteaux, de pinces et de tenailles, de socs de charrues et d'outillage divers laissés en désordre en attendant d'être réparés. Devant sa forge on voyait dans la petite cour : d'un côté le trémail avec son treuil et ses sangles encadrés par le bâti ajusté aux quatre solides poteaux ; de l'autre côté, c'était la petite place réservée au ferrage des roues de charrette.

Cette opération consistait à placer le cercle de fer sur un lit de petits bois préparés à l'avance et à le chauffer au rouge pour le faire dilater, de façon à pouvoir le placer sur la roue en bois dont le diamètre était supérieur de quelques millimètres. Il surveillait le feu lui-même pour que les flammes soient partout égales puis, quand il estimait que le cercle était dilaté à la mesure voulue, aidé de son apprenti et de deux voisins, chacun outillé d'une paire de pinces spéciales, il prenait le cercle et venait le poser et le faire glisser sur la roue en bois. Il fallait faire très rapidement, mais quelques petits coups de marteau suffisaient pour qu'affleurent exactement les bords du cercle avec les bords du montage de la roue en bois. Aussitôt ajustés, les hommes jetaient de grands seaux d'eau sur le feu et la roue pour empêcher la chaleur d'endommager le bois. Ce travail de cerclage des roues intéressait beaucoup les petits garçons qui voulaient tous être plus près que les ouvriers lesquels, occupés par un travail rapide et dangereux, n'avaient guère le temps de conseiller aux enfants d'aller se bousculer ailleurs et c'est souvent que, du foyer, s'échappaient en même temps de la fumée et des jurons !

Les petits garçons, qui étaient nombreux et ne savaient quoi faire, étaient également attirés par le ferrage des vaches. Ils regardaient, les uns avec des rires, les autres avec pitié, cette pauvre bête, liée par les cornes dans le joug du trémail, ses pattes de derrière tirées par une solide corde tandis que son corps, avec son gros ventre, était monté par un treuil et restait suspendu entre les poteaux du trémail. Mais le « maréchal » lui, n'a pas le temps d'écouter les exclamations des enfants. Il tire plus haut un des pieds de la bête, l'examine, taille la corne avec son couteau à pousoir, l'aplanit avec une râpe, cherche dans sa grande caisse un des fers qu'il a forgés lui-même, vient le poser sur le pied, qu'il vient d'aplanir, pour en comparer la grandeur, s'approche de sa forge, tire sur le soufflet pour rallumer la braise, fait bleuir le fer puis vient le poser sur la corne qui grésille et l'y place au mieux de son assise. Il reste à l'y fixer avec des clous... il faut clouer le fer. Il prend un clou et pique sa tige effilée dans l'échancrure du fer, enfonce un peu dans la corne, regarde avec attention, car il faut passer le plus près possible de la chair sans la toucher, puis, à l'aide de ses tenailles pour faire contre-coup, il enfonce jusqu'au ras du fer. Et de ce premier clou jusqu'au cinquième. Il n'a plus



qu'à couper le bout des pointes qui dépassent la corne, donner un petit coup de marteau sur les bavures et continuer son travail sur les autres pieds, en fermant chaque fois la languette à la façon d'une tige de soulier. La bête est alors débarrassée de son corset de sangles et descendue les pieds sur le sol et remise à son maître. Ses gros yeux s'éclairent comme d'un rayon de soleil. En s'en allant, elle paraît toute contente d'avoir des chaussons neufs et solides pour tirer la charrette ou courir avec ses compagnes dans le chemin pierreux qui mène à l'herbe tendre du grand pré.

### Le menuisier.

Parmi les artisans prestigieux, il y avait depuis longtemps un menuisier installé dans une dépendance de la maison dont il était propriétaire. Son atelier était confortable et bien équipé, disait-il. Il était outillé de scies et de rabots, de gouges et de ciseaux, bien rangés autour d'un long établi et de ses serre-joints. Dans la cour attenante on pouvait voir de grandes piles de planches et de madriers débités en épaisseurs différentes et tenus espacés par de minces tasseaux pour faciliter le séchage.

Notre menuisier fabriquait bien des portes et des fenêtres et même, en cas de besoin, en faisait la réparation. Mais il avait peu de commandes et sa spécialité comme sa préférence était l'ébénisterie. De ce côté, la source principale et régulière de ses clients étaient les mariages. Il était de coutume, chez tous les gens qui avaient un petit bien, que la fille, en quittant ses parents, emporte chez son mari le mobilier nécessaire à leur ménage. Celui-ci comprenait, en principal, un « bois de lit » et une commode et quelquefois, mais seulement pour les plus riches, une petite armoire à deux portes, pour ranger les six chemises de toile et la douzaine de draps pour lits de coin que la mère donnait à sa fille. Quant au père, son rôle consistait à passer chez le menuisier et de s'entendre avec lui sur un prix et un modèle qui, d'ailleurs, ne différait pas de ceux connus de tout le monde. Seules une chantournure sur le montant du lit ou une fioriture à la gouge sur la porte de la commode pouvaient satisfaire la fierté du père.

Ce qui est certain, c'est que le menuisier faisait ce meuble avec un goût et des soins qu'on ne trouverait plus maintenant, et en beau bois de cerisier. Pensez, pour des mariés si gentils et si jeunes !

Entre deux commandes relatives aux mariages, et souvent à temps perdu, il fabriquait des vaisseliers, des placards, des petites tables de chambre et même des grandes tables de cuisine et son bois préféré était partout le cerisier.

Quant au travail des chaises, il était réservé aux nomades qui passaient, en hiver, tous les ans, dans les villages. On les appelait « les italiens », ils allaient eux-mêmes couper leur bois dans les taillis et savaient tirer des rondins qu'ils rapportaient, les montants, les dossiers et les barreaux dont ils avaient besoin. Ils se servaient d'une petite hache, d'une scie, d'un vilebrequin d'une plane et d'un couteau et ils travaillaient dans un coin de la cuisine et faisaient des chaises élégantes et solides. Pour les rempailler, ils allaient prendre une botte de paille pendant que la maîtresse apportait une vieille couverture dont elle repliait les coins pour cacher les morceaux.

Et là, bien au chaud dans le silence et le paisible voisinage des animaux domestiques, ils s'endormaient en pensant à l'agréable journée qu'ils venaient de vivre.

### Les tisserands.

L'atelier du dernier tisserand de Grandmont fut fermé vers 1910. L'installation était incluse dans un grand châssis en bois appliqué sur toute la surface du mur du fond de la pièce. L'homme manoeuvrait avec beaucoup d'ardeur et de précision les longues commandes de son « métier » à tisser. Son travail était dur et difficile et, tenant dans chaque main une baguette longue en bois solide, le moindre geste maladroit se traduisait par un petit défaut de tissage. On admirait ses bras agiles et vigoureux qui montaient, descendaient et s'agitaient en tous

sens tandis que plus haut, les fils de chanvre se croisaient et s'ajoutaient pour former un carré de toile qui s'allongeait lentement.

Le tisserand n'allait pas aux foires et ne vendait chez lui que très peu de la toile qu'il fabriquait. Ses clients étaient tous des particuliers, petits propriétaires ou fermiers qui lui apportaient, en gros écheveaux de fil solide, leur récolte de chanvre. Il en faisait un rouleau de belle toile de couleur jaunâtre et bien raide, car plus la toile était raide, plus le tissage était soigné et le client n'avait plus qu'à payer le prix fixé d'avance au mètre courant dans la largeur demandée.

Mais les commandes de toile diminuèrent très vite et bientôt notre tisserand ne reçut même plus de chanvre parce que des colporteurs se mirent à passer dans les villages avec de gros rouleaux de toile blanche, fine et solide. Ils ne vendaient pas trop cher et même, disaient certains, si bon marché que cela ne valait pas la peine de cultiver le chanvre et de payer le tisserand. Et puis, les femmes se mirent à penser et à dire que leurs chemises, jusque là faite de cette toile rude et jaune, seraient encore plus belles avec la toile fine et blanche du marchand, si aimable et si arrangeant.

### La production du chanvre.

Les paysans ne furent pas contrariés de ne plus s'occuper du chanvre dont ils ne tiraient pas d'argent et qu'il leur fallait cultiver dans le fond d'une de leur terre. Cette parcelle fertile prit, à la longue, le nom de chènevière.

Dans un terrain bien fermé et finement préparé, il fallait semer la graine – le chènevis – très épaisse pour obtenir des tiges fines et longues. Comme le seigle, le chanvre était moissonné à la faucille et, après séchage et petit battage pour en retirer la graine qui servait à la nourriture des volailles et au prochain semis, il était porté dans une mère pour le faire « baigner ». On le laissait ainsi se « baigner » deux ou trois jours puis, une fois sorti et bien égoutté, on le rentrait au sec, dans un coin du hangar.

Il restait le broyage que l'on ferait après les grands travaux de l'été, quand les jours ont raccourci et que les nuits ne sont pas encore assez longues pour commencer les longues veillées de l'hiver. Quand le temps était beau, on savait profiter de la pleine lune de septembre parce que l'homme, qui n'était pas fatigué par une journée de travail dans les champs devenue plus courte, ne voulait ni se coucher si tôt, ni veiller une heure ou deux en faisant brûler la petite lampe avec du pétrole qui coûtait si cher. Alors il prenait une brassée de chanvre et son broyeur et s'en allait tout au bout du village, derrière une muraille ou un talus, de façon à ne pas incommoder les habitants par les claquements sonores de ce bruyant instrument. Celui-ci était composé d'une boîte allongée, montée en un châssis à hauteur de table et comportant à l'intérieur, en haut comme en bas, trois dents longues, minces et bien plates. Le couvercle était, par un bout, retenu au châssis par un axe mobile et de l'autre bout, une solide poignée qui permettait de le manœuvrer. Il suffisait de lever et de baisser ce couvercle pour avoir devant soi une sorte de mâchoire propre à broyer la paille qui viendrait entre ses dents. L'homme, tenant une poignée de paille dans sa main gauche, la tournait et la retournait dans la machine pendant que de la main droite il frappait trois coups cadencés en se servant de la mâchoire du haut. Quelques secondes pour prendre une autre poignée de paille et de nouveau, les trois coups cadencés qui résonnaient comme ceux d'un marteau sur une planche et ainsi de suite pendant une heure ou davantage.

Les écorces, les épis et les tiges tombés en charpie étaient poussés d'un côté pendant que l'on rassemblait les fils durs et fins de l'autre en un matelas soyeux qui ferait plus tard, pendant les longues veillées, l'occupation agréable des fileuses et en particulier de la grand-mère.

Mais quand les grand-mères auront quitté ce monde, nous ne verrons plus de fileuses ni de tisserands. Et nous n'entendrons plus, les soirs d'automne, quand le silence de la nuit sera

descendu sur nos collines endormies, dans la pleine lune du ciel étoilé, le claquement cadencé, semblable à celui du tambour de la fanfare d'Ambazac. Nous ne pourrions plus écouter, dans la brise légère venant des villages voisins, le joyeux tan-tan-tan des broyeurs de chanvre...

### Les scieurs de long.

Nos scieurs de long étaient connus et avaient une bonne renommée dans les environs. Ils s'en allaient travailler jusque dans les villages voisins de ceux de notre commune. Ils étaient toujours, dans leur travail, deux ensemble, amis et associés. Le maître était en général le plus ancien, propriétaire de la grande scie à refendre, de la hache spéciale pour finir et raboter un peu les côtés de la grume équarrie, et du passe-partout, servant à abattre les arbres. Il prélevait quelques sous sur le prix payé pour « usure du matériel ». Ils travaillaient à peu près toujours à la tâche, mais les prix à la toise (au mètre carré) étaient fixés d'avance et connus dans toute la région. Nos deux hommes, pleins de force et de courage arrivaient tôt le matin et, sans plus attendre, se mettaient à genoux de chaque côté de l'arbre à abattre. Alors, le passe-partout dans les mains et tirant l'un après l'autre, une plaie horizontale se marquait bientôt dans le tronc, au ras de terre. Mais le va-et-vient des bras gonflés par l'effort faisait transpirer et, pour souffler un peu, l'un faisait à la hache une bonne entaille pendant que l'autre enfonçait en face, dans le passage de la scie, un gros coin en bois. Les bras reprenaient leur mouvement et l'arbre tombait dans un tel fracas de branches cassées que les oiseaux s'envolaient bien haut dans le ciel. Et de cet arbre à un autre et ainsi jusqu'à la nuit. Il n'avait pas oublié, après chaque arbre abattu, de le tronçonner suivant les longueurs au mieux de leur utilisation ou demandées par le propriétaire.

Le lendemain, au petit jour, les deux hommes arrivaient, porteurs de grosses haches et, à grands coups, taillaient dans l'arrondi de la grume pour l'équarrir.

Ensuite, c'était le « délignage » qui consistait à tracer sur le dessus une ligne marquant l'épaisseur des planches ou des madriers qu'on voulait obtenir. Pour cela, on se servait d'un cordon trempé dans du noir de fumée. En le tenant tiré de chaque bout, une main le soulevait par le milieu et, lorsqu'il était tiré à fond, le laissait tomber et marquer par rebondissement la ligne demandée.

Après le marquage des épaisseurs sur le dessus équarri de la bille, il fallait la monter sur le « chantier ». Celui-ci était un mince tronc d'arbre, équarri à la hache, de quatre à cinq mètres de long et monté par le gros bout, à hauteur d'homme, sur deux solides pieds ; l'autre bout reposait sur le sol. Pour monter la bille là-haut les deux hommes, l'un à chaque bout, la faisait glisser ou tourner par quartier puis arrivée en équilibre sur l'extrémité du chantier, la faisait pivoter pour la placer en parallèle dans le sens de la longueur. Une solide chaîne l'y fixait. La moitié de la longueur dépassait le chantier ; c'était la partie prête à scier et on la tournerait ensuite son devant derrière pour scier l'autre moitié. Et le travail allait commencer : l'homme, en général le plus jeune, montait sur le chantier et, en se tenant aux mancherons de la grande scie que son compagnon haussait jusqu'à ses mains, il avançait jusqu'au bout de la bille et la manœuvre commençait.

On entendait les cris aigus des dents qui mordaient violemment dans le bois pendant qu'on voyait les quatre bras des deux hommes se lever bien haut et se baisser bien bas dans un effort rythmé qui semblait ne jamais finir.

### Les commerçants.

Les commerçants étaient à l'époque 1900 les modestes héritiers des temps prospères de leurs grands parents. Ils avaient su conserver, même dans les villages voisins, les relations et la bonne renommée. Ils étaient nombreux et leurs activités dans leur ensemble auraient pu suffire aux besoins du village et de ses environs.

Il n'y avait pas de boulanger mais, puisque les familles en général faisaient chacune leur pain, le passage de celui d'Ambazac suffisait bien à satisfaire les faibles demandes de pain blanc. On n'achetait la grosse miché de huit livres qu'à l'occasion des grandes fêtes. Entre temps, lorsqu'une famille voulait s'offrir un « dimanche de luxe », elle demandait une demi-miché que le boulanger, avec son grand couteau, partageait toujours avec plaisir. Quant aux rares familles qui mangeaient du pain blanc plus souvent, elles faisaient tout simplement leurs provisions pour la semaine.

### Le boucher.

Mais pour un commerçant, il ne suffit pas de vendre, il lui faut d'abord acheter et c'est ce qui est souvent long et difficile. C'est le cas de notre boucher qui ne mesurait pas son temps ni sa patience. Dans ce pays, où l'essentiel du revenu des paysans est la vente des veaux de lait, il allait les acheter dans les étables et souvent assez loin jusque dans les communes voisines. Quand un paysan décidait de vendre son veau (à l'âge de trois mois environ) il faisait dire à son boucher de venir le voir. Et pour le voir, il le voyait ! Sitôt arrivé, il était accompagné dans l'étable et la pauvre bête était remuée, touchée, tâchée sur toutes les faces et les deux hommes de chaque côté, l'un vantant les qualités, l'autre multipliant les défauts : les yeux trop rouges, le museau trop pâle, le cou trop gras, l'échine trop mince, ... Les prix proposés par le vendeur étaient exagérés, ceux de l'acheteur étaient bien trop faibles. La discussion s'animait et durait une heure ou davantage et le boucher était obligé de partir en disant qu'il reviendrait quand l'homme, mieux renseigné sur les cours et les marchés, serait devenu plus sage. Il revenait deux jours plus tard, en passant par là, comme par hasard, et la discussion recommençait pendant deux heures. Bien des fois, il fallait une troisième démarche à notre boucher mais, quand elle aboutissait à un accord, le vendeur emmenait son veau au jour et à l'heure convenus. Le boucher l'abattait souvent aussitôt, d'abord pour le peser quand la vente était au prix du quintal, et ensuite pour remettre au propriétaire la fraise, ou deux pieds, ou une demi-tête. Ce petit cadeau avait grandement facilité l'accord dans les dernières discussions de vente.

Le boucher, à son étal, ne vendait guère que les bas morceaux et les abats. Toute la belle viande des veaux était découpée en morceaux suivant les règles d'usage et emballée dans de grandes panières qu'il emmenait à la gare d'Ambazac deux fois par semaine, avec son gros cheval. Il mettait lui-même son envoi sur wagon à destination de Paris où une agence officielle en assurait la revente et le paiement.

Notre boucher n'achetait que très rarement les vaches grasses que les paysans préféraient aller vendre à la foire de la Jonchère ou de Laurière. Il en était de même pour les porcs gras que l'on chargeait dans le tombereau pour la foire d'Ambazac, et pour les quelques petits agneaux et moutons qui suivaient docilement leur bergère là où elle voulait les mener.

### Le marchand de paille.

La vente des pommes de terre et de la paille de seigle était la deuxième source indispensable de revenus des paysans. Notre actif et alerte marchand visitait ses clients en automne, après les grands travaux de l'été. Il les voyait également dans les foires où les gens le connaissaient et aimaient à lui parler. Il achetait également les quelques sacs de seigle dont le meunier n'avait pas eu besoin. Les achats ne donnaient pas lieu à grande discussion puisque les prix étaient à peu près fixés d'avance et connus dans la contrée. Il se faisait livrer à la gare d'Ambazac la marchandise achetée et en quantité suffisante le même jour pour le chargement d'un wagon. Il aidait lui-même à garnir le wagon et en faisait l'expédition vers les grossistes de Paris, Bordeaux ou d'autres villes.

Nos vieux cultivateurs se faisaient une joyeuse sortie d'amener à la gare leur paille ou leurs pommes de terre. L'homme chargeait sa charrette la veille, puis, le lendemain, il se levait un

peu avant le jour pour faire manger ses deux plus belles vaches, les faisait boire, les attelait et s'en allait devant en sifflant. Arrivé à la gare, aux ordres de son marchand, il vidait sa charrette dans le wagon mais après l'avoir pesé sur le pont à bascule sur lequel il repassait pour faire la tare. Comme il avait toujours le nombre de quintaux qu'il avait calculés, il était content. Alors il dételait ses vaches, les menait à l'écurie de l'auberge, leur donnait une botte de bon foin, entraînait à l'auberge, y trouvait un ami venu du village voisin, se mettait à table en face de lui, se faisait servir un rôti aux haricots, buvait le litre de vin compris dans les deux repas, commandait un café pour chacun et la « goutte », l'eau de vie que la patronne ne manquerait pas de remettre au moment de l'addition. Il repartait très heureux et, devant son attelage, sur la route déserte qui descend de la gare et dans les premières brumes de la nuit, il marchait lentement en cadence en chantant la « Paimpolaise ».

### Le marchand de petits porcs.

Un autre marchand apportait au village sa part d'animation et son commerce rendait bien des services. C'était le « maquignon ». A l'origine il achetait et revendait dans les fermes, une génisse d'un côté, un porc à engraisser dans l'autre, un peu plus loin trois ou quatre agneaux. Mais les cultivateurs finirent par s'habituer à s'arranger entre eux et garder ainsi le bénéfice que ne manquait pas de prélever le marchand. Par contre, ceux qui faisaient l'élevage des petits porcs qu'ils étaient obligés de vendre au moment du sevrage, à l'âge de trois mois environ, avaient des difficultés pour vendre en quelques jours la « portée » de dix ou douze têtes. Le marchand pouvait les débarrasser en une seule fois et, après accord, il emportait le lot dans sa voiture. Et comme il n'avait pas de clients pour le commerce des autres bestiaux, il se spécialisa dans celui des petits porcs. Il était connu et bien considéré. Il allait acheter dans les villages même des communes voisines et dans sa voiture spacieuse et bien aménagée, il apportait dans toutes les foires des environs une abondante récolte de ces jolies petites bêtes.

### Le marchand de vin.

Il était le seul marchand de vin de la commune et ne manquait pas les foires d'Ambazac, Razès, Compreignac, La Jonchère et surtout Laurière où, dans certains villages, il avait de fidèles clients. C'est parce que la commune de Saint Sylvestre faisait partie du canton de Laurière que les marchands de Grandmont y gardaient, avec leur percepteur, leur notaire, de nombreuses relations ; elle ne fut rattachée au canton d'Ambazac que vers 1905.

Notre marchand de vin venait dans sa solide voiture, vide et seul sauf s'il avait rencontré quelqu'un cheminant sur le bord de la route si fréquentée qu'il passait bien deux ou trois voitures à cheval chaque jour. Il savait se mêler à la foule pour saluer ses amis. Il connaissait les gens par leur nom et avec une habile fierté offrait ses services, qui étaient son baril de vin. A chaque foire il recevait quelques commandes, mais la plupart de ses clients venaient chez lui, ce qui leur faisait l'occasion de trinquer et de le goûter en buvant une chopine. Il vendait son vin par barils de 30 à 60 litres environ et très rarement par demi-barrique d'une centaine de litres.

Il recevait ce vin en gare d'Ambazac par wagons de 12 tonneaux de 600 litres chacun. Pour le transport difficile de ces lourds tonneaux dans son chai, les paysans du voisinage s'en chargeaient. Il fallait quatre charrettes solides, attelées chacune de deux paires de vaches jeunes et fortes. Ils étaient convoqués le même soir car il fallait vider vite le wagon pour ne pas payer de frais.

Le lendemain matin, très tôt, ils venaient prendre dans le chai les tonneaux vides qu'ils mettront dans le wagon à la place de ceux qu'ils allaient chercher. Un verre de vin blanc ensuite, avec un morceau de pain et une sardine, et nos huit hommes, fiers et contents, s'en

allaient en guidant leur attelage, un devant chaque charrette et un devant chaque paire de bêtes que l'on amenait pour doubler les forces dans les côtes.

Arrivés à la gare ils ne perdaient pas de temps ; ils reculaient leur charrette jusqu'au bord du quai, la calait solidement, car les accidents étaient possibles, déchargeaient les fûts vides, roulaient péniblement les autres, équilibraient, câblaient, contrôlaient le chargement dangereux, puis allaient prendre un verre à l'auberge.

Ils en repartaient, malgré tout, un peu soucieux car la route était longue et difficile. A la sortie du bourg on doublait l'attelage et la montée jusqu'au village des Caires se faisait lentement. Sur le plateau, les bêtes se reposaient un peu en marchant. Mais dès le bas de la longue pente de « la Chaise » il fallait doubler les bêtes à nouveau et, tous les cent pas environ, s'arrêter pour les laisser souffler. Au milieu de la côte, elles étaient trempées de sueur : on les arrêtait et on les faisait boire un peu avec l'eau de la grande rigole qui coulait sur le bord de la route.

Mais quand les vaches avaient bu, ce sont les hommes qui avaient soif, et surtout pas de l'eau de la rigole ! Heureusement qu'il y avait toujours quelqu'un qui, comme par hasard, trouvait une vrille dans sa poche et l'autre, un verre oublié dans un coin de sa blouse. Et on goûtait le vin et, au sommet de la côte, on n'aurait plus qu'à couper l'évent bien au ras du cou, passer son doigt sale dessus pour que personne ne puisse rien voir et recommander à chacun de ne rien dire à personne, car il ne fallait pas que le patron sache que ses bouviers avaient bu et volé son vin. Et comme les hommes ne manquaient pas, les jours suivants, de se vanter de leur tour de force, personne ne le savait !

En arrivant, ils reculaient l'une après l'autre leur charrette au bord du quai, faisant rouler les tonneaux puis, pendant que les uns rentraient leurs bêtes à l'étable et les soignaient, les autres aidaient à placer les tonneaux sur des chantiers pour en faciliter la vidange.

Ensuite tout le monde se retrouvait à la table de famille pour déguster une bonne soupe et un bon morceau de salé ou une assiette d'excellent ragoût arrosé à volonté de ce bon vin rouge que l'on aimait bien mais que l'on achetait peu ! La journée se terminait souvent par une « manille » à quatre pour que deux des joueurs gagnent une chopine que l'on buvait, mais que la patronne ne voulait pas faire payer.

### Le quincaillier.

Il descendait d'une vieille famille de commerçants ayant connu l'aisance et la prospérité et il avait su conserver une clientèle fidèle et la considération des petits et des grands. Il habitait dans sa maison bourgeoise qu'il avait fait construire à côté des bâtiments de la ferme qu'il faisait travailler par des métayers les premiers temps, et ensuite par des fermiers. On pouvait trouver chez lui tous les outils aratoires ainsi que l'outillage nécessaire au serrurier et toutes les fournitures dont peuvent avoir besoin les petits artisans et les bricoleurs. Et pourtant, il ne faisait qu'un très faible commerce à la maison : les gens avaient pris l'habitude, les uns à commander à leur forgeron, et tous les autres à acheter dans les foires ce qui leur était nécessaire. Ils croyaient ainsi pouvoir mieux choisir et le marchand et la marchandise.

Notre quincaillier amenait donc sa marchandise dans les foires successives de la région avec sa grosse voiture tirée par un très beau cheval. Quand il avait étalé tous ses outils et fournitures, son banc était un des plus visités de la place car il gardait partout où on le connaissait la renommée d'un homme sérieux et loyal. Sur son banc il avait toujours une rangée de boîtes contenant chacune des petites et minces fournitures dont l'une était garnie de vrilles, ces outils minces et longs qui servent à percer les barils de cidre ou de vin et que l'on place si bien que, lorsqu'on en a besoin, tous les trois ou quatre mois, on ne les trouve plus... C'est pourquoi les paysans qui avaient perdu la leur disaient entre eux : « je vais voir les vrilles ». Et bientôt le nom fut donné au banc, puis au marchand, et comme les paysans ne

savent désigner leurs voisins que par un sobriquet, notre marchand fut appelé « les vrilles » ce qui faisait en patois un nom plein d'images et de couleurs. Dans le village, c'est souvent qu'il entendait ce nom, mais il ne s'en contrariait pas. Et cela ne l'empêchait pas, quand il en avait besoin, de prendre ses bottines et son chapeau melon et, sans blouse, venir par la route à Limoges faire ses commandes dans la seule fonderie qui ne devait survivre que peu d'années, puis passer une intéressante journée avec ses amis, comme lui, anciens bourgeois.

### Les petits commerçants.

Nous avions nos sympathiques petits commerçants qui ne faisaient pas grands bruits aux côtés de ceux qui sillonnaient les routes avec des marchandises de valeur et la bourse bien garnie. Ils savaient nous procurer le nécessaire pour entretenir notre petit outillage de famille et notre panoplie de ménage. Ce n'était pas toujours simple car nos habitudes, héritées d'un long passé, nous empêchaient de comprendre le progrès. Nous voulions rester fidèles à notre façon de penser, à notre travail, à nos outils, à nos meubles. Ainsi, par exemple, les soirs d'hiver au coin du feu, pendant les longues veillées qui duraient de cinq à dix heures, c'est souvent que quelqu'un de la famille avait soif, mais personne n'aurait eu l'idée de prendre un verre et d'aller le remplir dans le seau toujours plein de l'évier et de boire à sa soif. C'était bien mieux de prendre la « couade » ; elle était là, ou sa pareille, depuis des siècles et elle servait le soir et le matin et toute la journée, même pour se laver les mains.

Mais cette couade, il fallait que quelqu'un la fasse et la vende ; c'était l'affaire du marchand qui vendait d'autres produits du même fabricant, seaux pour le puits ou pour les galettes, baquets grands et petits pour la lessive, petits tonneaux pour le cidre, mesures en forme de cylindres en lamelles de bois cerclées de fer. Il fabriquait un peu lui-même, achetait ou échangeait aux bricoleurs et vendait beaucoup, car il avait une clientèle fidèle. Dans les mois d'hiver, quand il se voyait une réserve de seaux et de baquets, il allait à la foire d'Ambazac.

Son ami, le vannier, qui avait une voiture spacieuse et un petit cheval très rapide, se faisait un plaisir d'amener les deux marchands et les deux marchandises chargées ensemble mais ne se ressemblant pas. Arrivés sur place, ils se séparaient, chacun montait son banc et servait ses clients qui, quelques fois, étaient les mêmes.

Mais le vannier avait une clientèle fidèle ; il faisait toutes les foires des environs. Il vendait des corbeilles en osier pour les châtaignes ou les galettes, des panières pour les pommes de terre, des cribles en fer ou en bois, de jolis petits paniers que les femmes aimaient bien pour porter, le premier mercredi de chaque mois au marché d'Ambazac, ses livres de beurre et une ou deux douzaine d'œufs.

Cet homme alerte et sympathique, comme son ami, fabriquait un peu lui-même, mais il achetait presque tous ses articles chez les petits artisans et les particuliers qui, à temps perdu, arrivaient à faire des petits travaux de vannerie.

Notre actif marchand semblait être partout à la fois et toujours souriant et joyeux.

Un marchand qui faisait beaucoup parler de lui fut, pendant longtemps, une marchande. Elle était très connue et bien considérée jusque dans les villages voisins de la commune, qu'elle visitait les uns après les autres. Elle partait le matin pour ne rentrer que le soir, à la tombée de la nuit, et savait se contenter, comme repas, d'un morceau de « chanteau » frotté d'une gousse d'ail qu'elle décrochait elle-même de la belle rangée suspendue aux solives. Elle était capable de se faire écouter dans la maison et de dominer les voix des gens venus dans un chemin pour la saluer. Dans toutes ses conversations, qui ne finissaient pas, elle savait acheter, sans désemparer, les restes de chemises et de blouses, de pantalons et de capotes, tous les vieux morceaux de draps, de toiles, de couvertures. Mais ce qui l'intéressait le plus, c'était les peaux de lapin qu'elle était sûre de trouver dans toutes les maisons pendant l'été, parce que chaque famille nourrissait ses lapins avec l'herbe ramassée dans ses terres à légumes et, si elle

vendait ses poulets, qui étaient chers, elle gardait ses lapins pour les dimanche et recevoir les invités.

Quand le sac de notre marchande était trop lourd pour monter dans le chemin pierreux, elle trouvait, sans chercher, un garçon qui était bien content de gagner deux sous ou bien un morceau de pain blanc et de bon fromage de l'épicier, et même un verre de vin s'il en voulait, car chez cette commerçante prospère, rien ne manquait. Le métier l'avait servie et enrichie, et les gens le savaient. C'est qu'il était bon, et plus tard, quand le poids des années l'obligea à ne plus sortir de la maison, bien des hommes qui avaient peu de travail et encore moins d'argent, pensèrent à la remplacer, à temps perdu. Un petit paysan commença à visiter les villages les plus proches, puis un autre ; mais ce n'était plus la vieille marchande, les clients n'avaient pas confiance et ne vendaient pas. Un troisième, tout jeune, qui faisait le journalier, eut davantage de succès, mais il manqua peut être de discrétion et les garçons, qui s'étaient déjà un peu moqué de la femme vieille, se moquèrent tout à fait de l'homme jeune. Ils avaient besoin de rire et manquaient d'occasions. Un soir, ils décidèrent de faire un cadeau à ce marchand qui se « nourrissait des oreilles de lapin ». Ils se mirent à trois pour récupérer un pot en fer blanc et une peau de lapin et surent se débrouiller pour monter placer dans la petite fenêtre du grenier le pot rempli d'eau et muni d'une mince ficelle qui descendait jusque devant la porte de la maison. Puis ils s'appliquèrent tous les trois à le remplir bien jusqu'au bord et, après être descendus en riant, ils attachèrent la peau à la ficelle et à la poignée de la porte. Leur œuvre charitable étant terminée ils s'en allèrent se reposer dans un coin du hangar. Quand le marchand arriva, un peu après la nuit selon son habitude, pour ouvrir sa porte il n'eut qu'à prendre, sans bourse délier, la peau de lapin dans ses mains.... Et le pot d'eau colorée sur la tête.

### Les auberges.

Le grand village avait deux bonnes auberges dont l'enseigne fut pendant longtemps formée par la belle tige de genévrier accrochée en oblique entre le haut de la porte d'entrée et le bas de la fenêtre du premier étage. Elles étaient connues et renommées dans les villages voisins et les hommes s'y donnaient rendez-vous au retour d'une partie de chasse ou de pêche ils aimaient s'asseoir dans la grande cuisine plutôt que dans la petite salle à côté et se faisaient servir une chopine et quelquefois un grand morceau de pain blanc avec une boîte de sardines. Ils s'y rencontraient également les après-midi du dimanche pour faire une partie de cartes, ou simplement pour parler des cours de la dernière foire. Ils parlaient rarement de politique puisque, n'ayant pas encore de journaux, ils ne s'y connaissaient guère et ce n'est que plus tard, lorsque parut le premier hebdomadaire limousin, qu'ils lisaient du samedi matin au dimanche de la semaine suivante, qu'ils se crurent compétents pour les affaires politiques.

Pendant la belle saison, lorsque la nuit était venue, les garçons qui ne savaient plus quoi faire de leur temps parce que les filles étaient rentrées, venaient s'asseoir à l'auberge et, par groupes de trois ou quatre, commandaient une chopine. Ils n'étaient pas pressés de repartir et il fallait beaucoup de patience et de gentillesse à la patronne pour garder pendant deux ou trois heures des clients si peu dépensiers. Ces clients, jeunes ou âgés, auraient été meilleurs et seraient venus plus souvent, mais la chopine coûtait quatre sous que l'on n'avait pas ou dont on ne pouvait disposer.

Nous avons également un bureau de tabac qui, après la durée d'une génération, fut transféré au bourg, mais plus tard, une concession supplémentaire fut accordée à la commune et nous eûmes à nouveau notre bureau de tabac. La buraliste, très aimable, eut très vite une clientèle fidèle venant en grande partie des villages voisins. Elle vendait au détail du tabac à fumer, quelquefois en paquets de 50 grammes. Le fumeur avait toujours sa blague faite dans une vessie de porc ; les vieux surtout achetaient du tabac à mâcher qui était vendu au poids, comme le tabac à priser. Beaucoup d'hommes et de femmes un peu âgés prisait, ce qui était



bon, disaient-ils pour guérir les maux de tête. Ce tabac, pesé dans la petite balance à deux plateaux, était versé dans un des cornets, préparés d'avance et fait dans des carrés de vieux journaux ou de vieux cahiers d'écoliers. Quand le priseur venait lui-même acheter son tabac, il était prié d'ouvrir sa tabatière faite d'un large ruban d'écorce de bouleau clouée sur une plaquette ovalisée du même bois. Le couvercle était muni d'un bout de lacet appelé « queue de rat » qui permettait de l'ouvrir facilement. L'homme faisait garnir sa tabatière pour deux ou trois sous, en prenait une bonne prise, la refermait et s'en allait tout joyeux, le nez bien rempli et la tabatière bien garnie.

### Les bals – le mariage.

Les jeunes n'usaient pas de tabac et les filles n'auraient jamais eu l'idée de fumer une cigarette. Ce qui leur manquait, avant la construction trop tardive d'une grande salle de bal, c'était une salle pour danser le dimanche ; le fond de la pièce où étaient rangées les tables de l'auberge était trop petit et n'attirait pas les garçons des autres villages et ne retenait pas toujours les nôtres. Pour eux, aller au bourg, à la Crouzille, Ambazac, Saint-Léger, ce n'était pas loin, surtout qu'ils connaissaient les raccourcis et, par les entiers boueux, ils allaient danser.

Mais les filles, c'était différent, d'autant plus qu'elles ne pouvaient aller au bal la nuit sans être accompagnées par la mère. Elles auraient bien voulu choisir un peu dans les garçons rassemblés, elles n'allaient pas où ils étaient et ne pouvaient jamais être seules et libres.

Heureusement que les parents s'en occupaient ; dès que les filles avaient passé quinze ans, les mères commençaient les bavardages d'approche et les grand-mères de les stimuler avec des arguments solides ; elles qui ramenaient tous leurs besoins d'argent au rapport du bétail disaient pour conclure : « les filles, c'est pas du bétail à garder, ça ne peut rapporter que rien de bon ». Un peu plus tard, on finissait par en parler un peu en famille et, en fin de compte, c'est le père seul qui se chargeait de marier sa fille, et comme il avait une petite dot à lui donner, il cherchait à la placer chez un de ses amis dont le fils aîné selon la coutume, travaillerait la propriété. Les conversations avec les uns et les autres duraient longtemps : on parlait beaucoup du soleil, de la pluie et des bonnes récoltes, mais très peu du mariage, ce qui n'empêchait pas l'affaire d'avancer.

Quand l'accord enfin était assez avancé, il invitait le père du garçon à lui faire une visite « un de ces soirs ». C'était toujours un soir d'automne car les mariages ne se font pas en été. Les deux pères s'asseyaient l'un en face de l'autre à un bout de la table et toute la famille prenait sa place habituelle devant une écuelle de soupe, un grand plat de légumes et un gros morceau de lard. On mangeait, on parlait, on riait. C'était une aimable réunion de famille sans aucune allusion au mariage. Puis, à l'heure habituelle du coucher, chacun disait bonsoir à l'invité et gagnait sa chambre.

Le maître mettait alors une grosse bûche dans le feu et un litre de vin sur la table. Quand vers le matin, le litre était fini, le mariage était conclu. Les mariés, leurs mères et les autres seraient informés des conditions dans les jours à venir, rien ne pressait !

Dans les semaines qui suivaient, le futur marié était invité à venir voir sa belle ; il se faisait toujours accompagner d'un ou deux de ses meilleurs amis et ils étaient accueillis par la famille au complet qui lui offrait, au cours de la veillée, une bonne collation. C'est ce qu'on appelait « manger le lard », mais souvent il y avait à la place un goûter encore meilleur. Pendant les semaines que duraient les visites chez la « fiancée », qui ne l'était pas puisque la cérémonie de fiançailles n'était pas connue chez les paysans, les deux pères s'entendaient pour voir le Maire, le Curé, le Notaire. Chez le Notaire, ils signaient le contrat de mariage aux termes duquel la fille apportait chez son futur mari son mobilier ( bois de lit, commode, 12 chemises et 12 draps de lit) et sa dot de deux cents francs ou davantage qui était versée au chef de famille, donc au père du futur mari. Celui-ci s'en servirait à son gré, notamment pour

doter ses autres enfants, payer ses dettes ou améliorer son cheptel. Bien sûr, la fille ne pouvait pas acheter une robe sans demander à son beau-père, mais elle n'était pas dépossédée de sa dot puisque à la mort de celui-ci elle devenait, avec son mari, héritière de la propriété.

Les invitations au mariage étaient laborieuses ; il fallait rechercher les parents, cousins et petits cousins qui habitaient loin et qu'on n'avait pas vus depuis des années, et comme l'invitation par lettre était mal considérée et mal rédigée, le maître faisait des fois cinq ou six lieues dans la boue des chemins et la pierraille des sentiers.

Les mariés avaient droit d'inviter, l'un cinq ou six copains et l'autre autant de filles ; les autres invitations étaient faites par leurs parents qui s'étaient entendus pour que chacune des deux familles aient un nombre d'invités à peu près égal. Le garçon et la fille d'honneur étaient choisis dans la plus proche parenté.

Le grand jour étant venu, tous les invités se rassemblaient devant la maison. Quand la mariée sortait aux côtés de sa mère les regards de tout le monde s'en allaient droit sur sa coiffe de dentelle, plus belle et plus longue que celle des autres femmes. Alors les garçons, toujours pressés, poussaient un peu à travers toutes ces coiffes pour aller prendre le bras de la fille qu'ils avaient déjà choisie comme cavalière. Les jeunes prenaient la tête du cortège et les plus vieux suivaient en s'appliquant, eux aussi, à se donner le bras pendant que les musiciens venus d'Ambazac, l'un avec sa clarinette, l'autre avec son accordéon, jouaient la « paimpolaise ».

Quand les familles avaient décidé de passer d'abord par la petite chapelle, le cortège s'y dirigeait en musique dans un flot de rires et d'éclats de voix. Comme le curé de saint Sylvestre ne pouvait pas souvent venir, la prière était assurée par la dame du bourg qui avait l'habitude de le seconder dans les offices de l'Eglise ; Après cette humble prière, c'était le départ pour la Mairie. Les musiciens jouaient mais, dans les sentiers que l'on prenait pour raccourcir la distance, la cadence était plutôt faite de cris et de rires. A la mairie, la séance ne durait pas longtemps et ne rentraient guère dans la salle que les plus jeunes ; les plus vieux s'arrêtaient sous le préau.

La cérémonie durait plus longtemps à l'Eglise et la bénédiction était faite devant l'ensemble des invités.

Mais une fois terminée, quoi faire ?

Alors les musiciens emmenaient leur monde dans l'auberge toute proche et là, pendant une heure ou davantage, dans la grande salle déjà préparée, on dansait dans la joie du début de la fête. Quant à ceux qui ne pouvaient pas danser, ils s'asseyaient dans les tables du café attendant et buvaient leur « chopine ». Et ils n'étaient pas pressés, ils avaient les uns et les autres « le temps » puisque le repas de noces ne commençait qu'après la nuit tombée.

Ce repas avait été préparé par deux femmes (qui, des fois, se faisaient aider) qui en avaient l'habitude. A défaut d'une salle de grandeur suffisante, il avait lieu dans une grange dont les murs avaient été recouverts de draps fleuris de minces branches de houx.

Vers onze heures ou minuit, les musiciens allaient s'installer à l'autre bout de la grange et, si cela n'était pas possible, dans la grange à côté où, pendant toute la nuit allaient se succéder les mazurkas, les pélélés, les bourrées. Et pendant toute la nuit l'on mangeait et l'on dansait.

Mais les mariés n'attendaient pas la fin de la fête pour rentrer chez eux ; et comme ils ne tenaient pas à être dérangés, ils avaient pris soin de tenir secret la maison où ils coucheraient ; et pourtant quelqu'un avait réussi à connaître le lieu de leur cachette et cela, pour qu'une douzaine d'amis bien dévoués leur apportent la « rotie ».

Cette « rotie » consistait à leur servir au lit, tout bonnement, une tasse de vin chaud ou de café et un morceau de brioche, sans oublier une petite cuvette d'eau pour se laver les mains. Elle n'avait pas d'autre raison que de donner une occasion de plus de rire, avec des plaisanteries aimables mais parfois trop fleuries.

Au petit jour, les plus vieux, qui pourtant n'avaient guère quitté la table, avaient faim. Ils se faisaient faire une soupe « fricassée » (oignons grillés dans la graisse). On leur en servait chacun une grande écuelle qu'ils mangeaient avec un plaisir tout particulier ; ils se faisaient ensuite un bon « chabrel » en se partageant le litre de vin à trois puis, restaurés et reposés, ils rentraient chez eux.

Toutefois, ceux qui habitaient au loin ne s'en allaient pas et vers midi, ils étaient rassemblés, jeunes et vieux, autour d'une table bien servie. Les cuisinières leur avaient préparé avec ce qui restait du repas de noces un repas tout neuf, appétissant et agréablement présenté. Ils y faisaient honneur, en prenant un nouveau café et pour eux comme pour tous, la fête du mariage était finie. Et après de nombreux au revoir, ils se séparaient et prenaient chacun de leur côté la direction de leur domicile. Les mariés les accompagnaient quelques pas dans le chemin puis, après l'embrassade de la mariée, ils revenaient au groupe suivant. Les derniers à partir furent leurs aimables cousins de Saint-Léger. Ces vieux paysans n'étaient pas pressés ; la nuit tombait mais ils avaient une bonne route et n'avaient pas besoin de lanterne. Les jeunes époux iraient les accompagner jusqu'à la sortie du village puis, après qu'ils se fussent séparés, ils se regardèrent un instant sans bouger.

La jeune femme avait déjà oublié la semaine précédente, le jour où, avec sa jeune voisine elle revenait d'Ambazac, où elles étaient allées chercher leur coiffe chez la repasseuse, elles s'arrêtèrent quelques minutes au milieu de la pente rapide qui monte du Petit Coudier. A une question bavarde de sa copine elle avait tristement répondu : « si j'avais pu choisir comme je le voulais, j'aurais trouvé un mari qui m'aurait plu davantage, mais c'est mon père qui a choisi et ma mère qui, ensuite, a approuvé son choix. Si j'avais désobéi, je risquais de ne pas me marier du tout ».

Elle avait oublié ! ... Elle prit le bras de son mari, ce qu'elle n'avait jamais fait et, les yeux pleins de bonheur, elle lui dit : « je suis bien contente, maintenant que nous sommes mariés » puis de sa voix calme elle ajouta : « je suis sûre que nous serons très heureux ».

### La semaine suivante.

Dans la semaine qui suivait le mariage, les sujets de conversation se trouvaient multipliés. Pensez, ... une si belle noce ! Et pendant que les garçons continuaient à s'en aller courir on ne sait où, que les filles s'ennuyaient et que les mères n'arrivaient plus à faire leurs travaux de ménage tellement qu'elles avaient de choses à dire, les hommes, le soir au retour du travail, se rencontraient aux carrefours des chemins. Ils étaient tout de suite trois ou quatre ou davantage. Ils parlaient bien sûr de ce grand jour de fête, puis des projets de futurs mariages, mais la conversation déclinait vite vers des problèmes plus ardues. Ils avaient hérité d'une époque où les habitants de Grandmont ne voulaient pas voir leurs enfants se marier avec des étrangers au village et surtout pas à leur commune. Et si, en grande partie, les plus âgés restaient fidèles à leur croyance –car c'était bien une croyance- les plus jeunes avaient évolué et affirmaient que les étrangers venus dans nos familles travaillaient et se conduisaient aussi bien que les nôtres et ils citaient des exemples : celui de cette jeune femme des environs de Nantiat, si gentille et si belle, qui travaille beaucoup et s'entend avec sa vieille « jacasse » de belle-mère qui ne fait que dire du mal de son voisin venu de Laurière, lequel pourtant est un charmant garçon qui a été aider son vieux voisin à finir de rentrer son blé. Et celui du milieu du village qui a été se marier dans la Charente et qui vient avec sa jeune femme voir ses parents, bien contents de les recevoir tellement leur bru est gentille. Et celui du haut du village, qui, en rentrant de Paris où il travaille comme maçon, s'est marié avec une fille de la Creuse. Il la laisse maintenant tous les ans, pendant les huit mois qu'il revient faire le maçon pour gagner de l'argent. Elle reste avec ses beaux-parents, les aide de tout ce qu'elle peut et se montre serviable et dévouée avec tous ses voisins...

Les exemples étaient nombreux mais les convictions ne changeaient guère ; ce fut pendant toute une époque la grande conversation après le mariage. Et lorsque les hommes se séparaient en se disant bonsoir, il y avait souvent un vieux sage qui n'avait pas pu placer plus de quatre mots qui disait : « un mariage dans une famille prépare toujours un enterrement ».

On ne sait pas d'où venait cette légende que l'on entendait de temps en temps, car il est peu probable que ceux qui la répétaient ne pensaient pas que les grands-parents qui ont vu naître l'enfant et le voient marié vingt ans plus tard, ont vieilli de vingt ans. Et lorsqu'on est grand-père, vingt ans de plus, cela compte dans le chemin de la vie, surtout à cette époque.

Il y avait bien le médecin, mais il coûtait cher et il était loin, et quand on allait le chercher, c'était déjà un peu tard. Il venait d'Ambazac ou de Razès, ou de La Jonchère, à pied, en attendant que, plus tard, il ait un vélo, puis une voiture à cheval. Quand il arrivait, trois jours après avoir décidé de l'appeler, il était trop tard. Il ne restait plus qu'à préparer l'enterrement.

### L'enterrement.

La tâche du chef de famille n'était pas simple. Il passait d'abord chez le menuisier du village pour commander le cercueil et s'en allait ensuite au bourg pour voir le Maire et signer l'acte de décès, puis à l'Eglise pour demander au Curé le jour et l'heure de la cérémonie. Celle-ci comportait trois classes mais la première ne pouvait être demandée que par les familles des plus riches commerçants. Il ne fallait pas oublier le sacristain qui était chargé des divers travaux dans le cimetière. Cet homme actif et dévoué secondait le Curé. En plus de ce travail, il se mettait au service des habitants de la commune pour l'entretien du cimetière : il ouvrait et fermait les tombes et veillait toute l'année à ce que tout soit en ordre. Quand venait l'époque de la Toussaint il s'appliquait à passer partout pour que chaque tombe soit bien propre, avec des allées désherbées. Dans ces travaux, il n'était pas payé par la commune, mais par les familles qui l'employaient. Pour ce faire, il venait à Grandmont tous les ans, dans les semaines qui suivaient la Toussaint, porteur de deux sacs de meunier. Il savait que la plupart des paysans disposaient de bien peu d'argent et qu'ils préféraient payer en nature. Après avoir laissé un de ses sacs chez un bon propriétaire, habitant sur la place de la Chapelle, il allait voir ses clients. Il fallait souvent discuter un peu et après entente, se faisait remettre une mesure de seigle ou un peu plus, suivant la générosité du donneur et l'importance du travail qu'il avait fait sur la tombe de la famille. Après avoir versé sa recette dans son sac, il allait dans la maison voisine et ainsi de suite chez tous les paysans. Quand son sac était plein, il allait le vider dans celui laissé en attente chez son ami. Puis, ses visites terminées, il se faisait amener à Saint Sylvestre, avec sa récolte de blé, dans le tombereau de son ami.

Mais il ne suffisait pas de voir le sacristain, le Maire et le Curé, il fallait prévenir tous ceux qui avaient le devoir d'assister à l'enterrement. Le chef de famille se faisait aider par ses bons voisins qui, de bon gré, allaient porter la triste nouvelle dans les villages des alentours, mais le plus difficile était d'en informer tous ses parents dont certains habitaient fort loin. Pas de journaux, et les lettres qu'il fallait poster au bureau d'Ambazac, comme elles en venaient chaque matin, arriveraient trop tard. Alors, le Maître mettait sa blouse neuve, prenait son bâton de houx et cheminait dans les sentiers toute la nuit, réveillait les uns, prenait le café chez les autres et continuait pendant la journée. Le soir il rentrait, bien fatigué, mais satisfait d'avoir pu faire son devoir à l'égard des tontons et de tous les cousins de la famille.

Le lendemain matin le menuisier apportait le cercueil et aidait les femmes qui avaient assuré la veillée et la prière, à y placer le corps à côté duquel elles mettaient la blague à tabac si c'était un homme, la tabatière si c'était une priseuse avec le petit mouchoir bien repassé qu'elle prenait pour aller à la messe, et le menuisier clouait le couvercle.

Les gens se rassemblaient devant la maison, les hommes avaient mis leur blouse neuve et les femmes leur longue capote dont elles tiraient le capuchon sur le front. Elles n'avaient pas

aujourd'hui leur coiffe blanche mais elles n'étaient pas nu-tête, elles portaient toutes la « cravate », qui était un foulard carré dont elles enveloppaient soigneusement leurs cheveux tout en laissant apparaître les ondulations du chignon qu'elles voulaient le plus gros possible.

Les quatre porteurs désignés d'avance venaient prendre le corps, et quand il devait passer par la Chapelle, l'y apportaient pour une courte prière. Ils prenaient ensuite la route de Saint Sylvestre suivi d'un long cortège de parents et d'amis de la famille. Il y avait bien un corbillard à Ambazac, mais les petites bourses ne voulaient pas le savoir. Et puis, une demie lieue, ce n'est pas long et si en arrivant à l'Eglise, les porteurs étaient fatigués, les femmes pas plus que les hommes ne l'étaient pas du tout.

Le prêtre recevait le corps à la porte de l'Eglise et la cérémonie de 3<sup>e</sup> classe était courte. Les porteurs revenaient prendre leur place à chaque coin du cercueil et le Curé, assisté de ses deux enfants de chœur les précédait jusqu'au cimetière, quand il y allait. Dans le défilé qui se formait pour passer devant la tombe, les hommes qui n'avaient pas voulu entrer à l'Eglise se mélangeaient aux autres mais, arrivés tout près, ils s'avançaient discrètement, jetaient une pincée de terre sur le cercueil et allaient dans la grande allée se joindre à la foule qui attendait la venue de la famille. Puis, lorsqu'elle était rangée près du portail de sortie, chacun passait devant elle en lui présentant affectueusement les mêmes condoléances.

Depuis l'application des lois de Jules Ferry sur l'école gratuite, laïque et obligatoire, si les femmes ne changèrent guère leurs habitudes, le nombre des hommes qui ne voulaient plus aller à l'Eglise augmentait régulièrement. Pour eux, il n'y avait plus besoin de messes, ni même de Curé et cette pensée avait comme conséquence une succession d'enterrements civils. Dans ce cas, le chef de la famille en deuil faisait appel à un conseiller municipal de la commune ou à un conseiller général du canton. Celui-ci venait présider en quelque sorte la cérémonie. Quand le cercueil était descendu dans la tombe et les assistants rassemblés tout autour, il prononçait son discours. Il faisait toujours un bel éloge du défunt et lui trouvait souvent des qualités que ses amis présents n'avaient pas su apprécier, mais ils écoutaient dans un silence d'Eglise avec le plus grand intérêt.

Puis, comme pour les enterrements religieux, ils défilaient devant le cercueil en jetant chacun une pincée de terre et ensuite devant la famille pour lui présenter leurs condoléances. Et tout ce monde se dispersait par petits groupes, les femmes en se hâtant pour rentrer à la maison, les hommes s'arrêtant parfois à l'auberge pour s'offrir la chopine, à côté des quatre porteurs à qui la famille offrait une bonne collation, souvent d'ailleurs bien gagnée. Ils en profitaient pour commenter le beau discours qu'ils venaient d'entendre. Et tandis qu'à une table voisine quelqu'un, qui ne savait pas lire, mais très fort en français, pour expliquer que l'orateur n'avait pas su dire ce qu'il fallait et parlait mal le français.

Mais la nuit venait et ils rentraient chez eux, tous très contents d'avoir assisté à un bel enterrement et, ce qu'ils ne disaient pas, d'avoir passé une journée agréable. C'était en effet pour nos paysans une occasion de sortie et, comme un jour de foire, une journée de repos. C'est pour cette raison sans doute que les quelques enterrements « dans l'intimité » qui se firent dans la commune, n'eurent pas de suite ; ils les privaient d'une sortie dont ils avaient l'habitude et, pour la conserver, ils se mirent tous d'accord pour répéter en toutes occasions : « Moi, je ne veux pas être enterré comme un chien ».

### Les lois laïques.

Les lois sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat n'apportèrent pas beaucoup de modifications dans la proportion des partisans et des adversaires, elles renforcèrent seulement les convictions des uns et des autres. Les discussions devinrent plus fréquentes et un peu plus passionnées mais n'aboutirent jamais à des incidents ou accidents regrettables. Il est possible que certains de nos commerçants et petits bourgeois surent conseiller la sagesse aux partisans

fanatiques de l'Eglise. Ceux-ci étaient nombreux et pas mal de paysans ne se privaient pas de proclamer dans tous les chemins : « Nous défendrons nos croix ! Et nous aurons nos fourches ! Et nous saurons nous en servir ! »

Les fourches restèrent dans les étables et les croix furent enlevées des chemins publics et des places sans autre bagarre que quelques insultes dans certains cas. D'ailleurs la plupart des croix placées dans les carrefours des chemins avaient été demandées discrètement par un des propriétaires riverains qui sut la faire placer sans bruit en face de l'endroit où elle était, mais dans son terrain. Elle était désormais sa propriété puisqu'elle était installée chez lui et nul n'avait droit d'y toucher sous peine de voir les gendarmes. L'enlèvement des autres croix fut organisé de façon à devancer l'organisation de toute manifestation hostile : quelques cris et de vilains mots venant souvent de loin, et ce fut tout.

Bien sûr, les garçons en mal de tours de force, ne manquèrent pas de profiter de l'occasion pour rire : par exemple, la nuit au clair de lune, aller attacher un corbeau crevé à l'une, une jolie gerbe de fleurs agrémentée d'orties à l'autre. Un jour ils découvrirent, dans un carrefour déserté, une jolie croix en bois qui avait été travaillée très habilement par un maçon venant passer l'hiver chez lui. Il la plaça et la scella lui-même à l'angle de son propre terrain et en bordure de trois chemins. Elle était si belle que les garçons pensèrent qu'il serait bon de l'emporter se baigner comme ils faisaient pour les belles filles. Et ils trouvèrent le moyen de lui sortir du ciment son pied élégant et sans une égratignure. Ils lui passèrent un bras sous chacun des siens et descendirent ensemble jusqu'à la queue sud de l'étang des chênes. Ils se mirent à l'eau et comme il faisait bon, ils l'accompagnèrent au clair de lune jusque vers le milieu. Elle y resta tout l'été et ce n'est que les vents d'automne qui la repoussèrent dans les joncs d'où elle était venue. Son propriétaire en fut avisé et se hâta de venir la récupérer et la replacer à l'endroit même où elle était restée pendant quarante ans. Elle y serait encore si, au cours d'un hiver, elle n'était pas tombée de vieillesse. L'héritier de son créateur ne s'en soucia pas et n'en fut même pas informé mais son voisin qui, de l'autre côté du chemin possédait de vastes terrains, en fit faire une du même bois de châtaignier et la fit fixer solidement dans le rocher en bordure de chemin, juste en face de celle que la vieillesse avait fait tomber en morceaux. Elle y est toujours et c'est dommage que nos aïeux ne puissent plus aller faire leur prière à Sauvagnac en passant par le sentier qui traverse le bois des Rochers, car ils pourraient encore, les hommes tirer leur casquette et les femmes se signer, en passant devant « leur croix » qui avait, de leur temps, soulagé tant de détresses.

#### M. le Curé de saint Sylvestre parlait patois.

Une autre occasion de réunion de famille était la première communion. Les habitants auraient aimé qu'elle se fasse dans leur Chapelle, mais le Curé de Saint Sylvestre ne pouvait pas venir souvent. Ce « vieux Curé » disaient les femmes entr'elles. Elles ne l'aimaient pas : peut être parce que depuis plus de cinquante ans qu'elles le voyaient elles auraient voulu changer, ou bien parce que tous les trois ou quatre mois il venait les voir pour le « denier du culte ». il entraînait dans chaque maison ; la femme du paysan, en général, avait l'habitude de lui offrir un gros sou alors que lui, demandait deux gros sous, et le marchandage commençait, et les arguments de l'un et de l'autre et finissaient par l'accord de trois sous et quelque fois de quatre, soit les deux gros sous demandés ; mais la femme n'était pas contente car les deux sous déboursés en plus de ce qu'elle avait prévu lui faisait bien besoin ailleurs. M. le Curé parlait toujours patois. Les hommes au contraire le voyaient avec plaisir, peut-être parce qu'il savait leur donner toujours raison dans leur travail et leur pensée rétrograde. Quand le soir, en rentrant de son travail, le paysan accompagné de son jeune fils rencontraient, dans le chemin, le Curé qui s'en allait, ils se faisaient des salutations très sincères. Puis M. le Curé savait dire : « Tu n'as pas été à l'école petit ? » « j'ai gardé mon fils aujourd'hui pour m'aider dans mes labours, demain je verrai ce que je peux faire, car pour

moi, le travail doit passer avant l'école » disait le père. Et M. le Curé ajoutait « tu as raison, ton fils en saura toujours assez pour faire un laboureur ». Puis le paysan, voyant là-bas un petit tas de fillettes devant la maison, continuait : « Passe encore les garçons, mais les filles à l'école, je ne comprends pas où veut aller le monde », et le grand-père qui s'était approché pour saluer M. le Curé ajoutait et concluait : « quand les femmes seront aussi fines que les hommes qui est-ce qui commandera à la maison ? ».

Puis un jour M. le Curé, comme tous les chrétiens, quitta ce monde et quelques jours après un jeune Curé vint s'installer à Saint Sylvestre. Il était très jeune et charmant et par la suite, il se montra partout et toujours aimable et dévoué et ne demandant jamais rien, il se faisait content en toutes occasions d'accepter le peu qu'on lui donnait. Il gagna l'estime et la confiance de tous les habitants de sa paroisse.

Mais des habitudes religieuses étaient déjà prises, des convictions afferemies, faisaient que les habitants, en partie, se tenaient loin des appels de leur Eglise. Les hommes pour la plupart n'allaient plus à la messe et bon nombre de femmes n'y allaient plus que tous les deux dimanches. Les enfants, pour la plupart n'y allaient plus du tout. Pour les autres cérémonies, les bancs restaient à moitié vides, mais notre jeune Curé restait toujours et partout respecté, aimé et très estimé, et pourtant, trois ans après sa venue, il quitta sa paroisse aussi simplement qu'il était simple lui-même. Depuis son départ, l'Eglise de Saint Sylvestre n'a plus de Curé.

### La 1<sup>ère</sup> communion.

Quand à notre 1<sup>ère</sup> communion, les invitations étaient faites mais le choix avait été laborieux. On avait renoncé à inviter les parents qui habitaient trop loin comme cette vieille tante de Laurière ou cet oncle de Limoges qui ne manquerait pas de répéter que tous les matins il allait « dans la porcelaine mais jamais à l'Eglise ». Et puis, toute la parenté était venue l'an dernier pour assister à l'enterrement du grand-père et avait ainsi participé à la réunion de toute la famille. On s'était donc contenté de prévenir les proches parents des villages voisins et tout particulièrement les tout jeunes qui, avec leurs amis, ces grands enfants du village, feraient à la Communiantes un entourage charmant. En tout trente à quarante personnes feraient une table honorable.

On aurait pu faire le repas dans la grange ou chez un voisin mais à tout penser la grande cuisine était suffisante. Le père avait déjà transporté ailleurs le pétrin et démonté dans le fond de la pièce le lit de la grand-mère ; elle irait coucher pour deux ou trois nuits dans l'étroite chambre des petits garçons qui eux, ne seraient pas fâchés de trouver dans le grenier du blé noir, un lit fait par la mère avec un grand drap, une bonne couverture et un amusant oreiller fait avec un petit tas de blé bien recouvert d'une toile blanche.

Le père avait été chercher chez le menuisier deux solides tréteaux et, dans sa grange, de belles planches qui lui avaient permis de monter une longue table qui traversait la pièce d'un mur à l'autre. Deux ou trois petites tables dans les coins, des chaises, des bancs, et l'on avait une salle à manger bien meublée pour recevoir au moins quarante personnes.

La mère avait appelé les deux femmes qui avaient l'habitude des repas de fêtes et, ensemble, elles avaient préparé les lapins, les poulets et fait cuire, dans le four à pain, les bons pâtés de viande et les grosses « tourtières » aux prunes séchées au soleil. Rien n'avait été oublié, pas même le petit baril de vin qui attendait dans la cave.

Le lendemain matin tout un monde joyeux s'était rassemblé devant la maison et s'étira sur la route en direction de l'Eglise. Après avoir traversé le village les garçons, petits et grands, prirent la tête et marchaient vite, les fillettes et les filles suivaient en trotinant pendant que les mères se hâtaient derrière. Après le premier tournant, les mères commencèrent à crier : « surtout ne prenez pas le chemin de la montée ». Il est dangereux, ce chemin étroit fait de pierraille, de bruyères et de ronces, surtout pour les robes neuves, mais les garçons y étaient déjà engagés et les filles prirent la course pour les rejoindre et ce fut, pendant un quart

d'heure, un beau concert de rires, d'éclats de voix et de recommandations. En bas de la montée le calme ne dura pas longtemps et, tandis que les hommes suivaient sans bruit un peu loin, il fallait bon gré mal gré prendre le raccourci de la châtaigneraie.

A l'Eglise tout le monde fut bien sage et même au retour, car il faisait chaud. Un peu avant la nuit l'heure était venue de passer à table et, après maintes bousculades et quelques cris de filles, chacun y trouva la place de son choix. Les hommes, par politesse voulant s'asseoir les derniers, se trouvèrent groupés dans un coin, du côté de la porte et, ensemble, ils s'y installèrent très contents.

Le banquet était bien servi et comme tout le monde avait faim et soif chacun y fit largement honneur, même les hommes qui, ce jour là, n'aimaient pas l'eau mélangée au vin.

Vers minuit deux filles, chanteuses en chœur, se firent entendre, puis une femme, puis des hommes les uns après les autres. Un peu plus tard un cousin qui avait apporté en cachette son accordéon à huit touches joua « sous les ponts de Paris » et réveilla l'envie de danser. Mais où danser ? C'est alors que les hommes, sans rien dire, sortirent les tables qu'ils occupaient derrière la porte et se mirent à danser la « chèvre bure ». Le musicien sut la jouer ainsi que la « polka piquée » et quelques autres danses. Et, par petits groupes, moitié dans la salle, moitié dans la cour, les petits et les grands, tous voulaient et savaient danser.

Le regret, ce fut qu'en cette saison les nuits sont courtes et déjà les premières lueurs du jour éclairaient la salle du banquet autant que les petites lampes à mèche ronde que le maître n'oublie pas d'éteindre sans plus tarder.

Il fallait se séparer et, après des au revoir et des embrassades répétés, chacun prit la direction de son domicile en souhaitant de se revoir bientôt. Mais pour se revoir il fallait des occasions à ceux qui habitaient dans des villages éloignés les uns des autres et on n'en voyait pas, surtout que les foires auraient lieu dans l'été, à partir du mois prochain et que, pendant leurs grands travaux, les paysans ne vont pas aux foires. Heureusement que deux jolies filles de Grandmont avaient pensé à dire à leurs meilleurs amis que « le mois de Marie », à la Chapelle, durait jusqu'au 31 mai au soir.

### Le mois de Marie.

Les soirs du mois de mai, après la rentrée des champs, des hommes d'un côté et des bestiaux de l'autre, la place de la Chapelle connaissait une animation paisible qui allait en augmentant pendant deux heures environ. Les hommes venaient « prendre l'air », contents de leur journée de travail et de la bonne écuelle de soupe qu'ils venaient de manger ; les enfants venaient courir et jouer et les mères se hâtaient de venir les chercher. Elles les envoyaient se coucher mais ne repartaient pas. Les jeunes filles arrivaient par petits paquets et les grandes fillettes ne manquaient pas de les suivre en cachant leur bout de nez les unes derrière les autres car personne ne les voulait nulle part. Quant aux garçons, ils traversaient la place à grandes enjambées en faisant semblant de ne voir personne. Les hommes parlaient un moment entr'eux ou bien s'avançaient près d'un de leurs amis assis devant sa porte, en bordure de la place, et puis ils s'en allaient sans bruit et une partie des femmes les suivaient en continuant leurs bavardages. Les autres femmes, suivies de toutes les filles, entraient dans la Chapelle. Elles y rangeaient avec soin les petits bouquets de fleurs des champs qu'elles tenaient à la main, faisaient une courte prière et cherchaient une place pour écouter la Dame qui avait été chargée d'organiser l'aimable cérémonie. C'est alors que la dame entamait la chanson très douce de chaque soir : « C'est le mois de Marie, le mois le plus beau... » Toute l'assistance l'accompagnait en chœur, la reprenait et continuait pendant une heure ou davantage et toutes ces voix de femmes qui résonnaient dans le profond silence de la petite Eglise, c'était aussi très beau. Quand la Dame descendait du petit escabeau qui lui servait de chaire, c'était le signal de la fin et les fidèles se pressaient en rangs serrés et en silence vers le portail de sortie.



Dehors, il faisait bon, plus frais que dans la Chapelle et si les femmes qui venaient d'en sortir s'en allaient en même temps que les mères venues chercher leurs fillettes, les grandes filles n'étaient pas pressées. Elles avaient besoin de parler, de se remuer après la discipline de la Chapelle. Et puis, il y avait encore du monde sur la place et pas mal de garçons qui, en revenant de voir les copains, s'arrêtaient un moment pour se communiquer les nouvelles. Elles bavardaient entr'elles ou avec eux et quand la lune était levée, c'était très agréable.

Mais il fallait rentrer à la maison ; ce n'était pas gai pour celles qui habitaient en bordure du village, dans ces petits chemins étroits et sombres qui passent entre les granges. Elles avaient peur ! Heureusement elles trouvaient toujours, tout près d'elles, quelqu'un assez dévoué pour les accompagner jusque devant leur porte...

### La fête annuelle.

Pendant les trois mois de l'été les bruyantes distractions du village étaient mises en réserve et les paysans trouvaient que c'était heureux puisqu'ils n'auraient pas eu le temps d'en profiter. Ils attendaient la fête annuelle qui avait lieu le dernier Dimanche du mois d'Août.

Elle était belle cette « ballade de Grandmont » ; les autres villages de la commune et des environs n'en avaient pas de pareilles et s'empressaient d'accepter les invitations et d'envoyer leur jeunesse.

Pour préparer cette grande fête un comité était formé longtemps à l'avance et s'en occupait. Le jour venu, tout était prêt pour accueillir les marchands, les joueurs et les visiteurs. Les petites lanternes en papier étaient accrochées un peu partout pour « illuminer la ville, comme on fait à Limoges » et seraient allumer à la nuit tombante.

Dès le matin, l'actif épiciier de chez Pouyaud installait ses divers tourniquets avec lesquels les joueurs pouvaient gagner un bol, un pot à eau, une soupière et de nombreux autres objets, même des pipes en sucre. Un petit marchand de Grandmont s'installait près de lui et ne lui faisait pas trop de concurrence puisqu'il vendait en même temps des petits articles de vannerie.

Dans l'après midi commençait la vraie fête. Les garçons sportifs pouvaient monter au mât de cocagne, long tronc de sapin bien poli et savonné au sommet duquel le grimpeur avait le droit de décrocher une bouteille de bon vin, une carafe de sirop ou un pot surprise rempli d'eau de vaisselle. Les plus jeunes jouaient à la course en sac, ou en crapaud, ou en bossu et même quelquefois en course en âne ou à pied. Les moins grands aimaient le jeu de la poêle qui consistait à prendre avec les dents, et sans le secours des mains, une pièce de monnaie collée sous le fond d'une poêle bien noircie qui, attachée par la queue à une ficelle, se balançait à la moindre poussée. Le gagnant s'appliquait à son travail en se couvrant la figure de barbouillages si drôles qu'il faisait rire aux éclats, et comme il y avait plusieurs pièces il y avait autant de gagnants qui se sauvaient ensuite à travers la foule joyeuse pour courir chez la mère et se faire « savonner d'importance ».

L'après-midi, bien occupée pour tout le monde, passait très vite et déjà la nuit venait. Les jeunes ouvraient le bal à l'auberge et les marchands remballaient leurs étalages pendant que les familles se mettaient à table. Elles avaient invité les plus proches parents et amis des villages voisins. Elles avaient chauffé le four la veille et préparé les lapins, les poulets, les sauces et les rôtis, les tourteaux de viande et les gâteaux des premières poires de l'année.

Toute la table mangeait de bon appétit et les hommes, pour une fois, buvaient leur vin sans eau. Et puis on chantait et on dansait chez soi ou dans la cour, ou dans le bal. Comme il faisait chaud, les portes d'entrée étaient ouvertes et un voisin venait trinquer, ou bien on allait chez lui pour voir un invité, on buvait une petite « goutte » et l'on revenait en chantant en chœur « la Carmagnole ».

La fête finissait dans les maisons, les bals et sur la place en même temps que la nuit et chacun rentrait ou se dirigeait vers son village en ne se croyant pas fatigué du tout. C'est dans ces dispositions qu'un homme, parti du carrefour, marcha d'un pas décidé vers la Chapelle. Arrivé là, il prit le chemin à gauche qui traverse les ruines de l'abbaye et, en passant, il décrocha une de ces petites lanternes en papier, qui ne servirait plus puisque la fête était finie, et il l'emporta toute allumée. Il suivit le chemin, traversa le plateau, descendit l'escalier de pierre et continua droit devant lui. Quand il fut au milieu de la chaussée de l'étang il s'arrêta, s'approcha du bord et, tourné vers Ambazac, il entonna à pleins poumons sa chanson préférée.

A l'autre bout de la chaussée, dans la grande maison, les propriétaires d'une importante ferme se levaient pour soigner le bétail. Ils virent cet homme venant de la fête avec sa lanterne allumée, qui ne savait pas que le jour était levé ; ils ouvrirent tout grand leur fenêtre pour mieux le voir et écouter.

Ils écoutèrent :

Vous n'aurez plus l'Alsace et la Lorraine  
Et le bon vin que vous avez bu

.....  
Fuyez vils germains !

### Les veillées.

Cette célèbre chanson était souvent entendue dans les réunions même les plus pacifiques et elle plaisait beaucoup aux plus vieux comme à pas mal de jeunes.

Dans l'esprit de bon nombre de nos vieux paysans la France n'avait pas perdu la guerre de 70, mais le général « Badinguet » n'avait pas voulu laisser se battre nos soldats. Au cours des veillées d'hiver c'est souvent qu'un écolier du certificat d'études entendait un de ces vieux savants lui expliquer que : « les allemands sont tous des Prussiens. Les Prussiens sont sauvages et « feignants », ils sont bêtes et peureux, ils sont de mauvais soldats et, devant les Français, ils se sauvent comme des belettes ».

Ces propos étaient tenus sans plus de passion que lorsqu'il racontait aux femmes ses exploits de guerre : une fois il est arrivé le premier chez les Prussiens parce qu'il avait le meilleur cheval du régiment ; et ils étaient si nombreux que c'en était comme un essaim d'abeilles, et il s'était mis à sabrer : il les visait ras le cou et son grand sabre tombait très fort sur l'épaule et, comme ça de biais, coupait l'épaule, les cotes, le ventre et sortait sur la hanche ; ainsi une moitié de Prussien tombait par là et l'autre moitié volait de l'autre côté, et de celui-ci au suivant et quand il eut fini, cela faisait de « grosses barges de morceaux de Prussiens ».

Ils étaient un bon nombre qui savaient raconter de pareilles histoires avec la même tranquillité que quand ils parlaient de leurs batailles contre les revenants ou les loups-garous. Plus sérieux encore ceux qui parlaient des moines de Grandmont. Ils en avaient vu bien des fois flotter sur l'eau de l'étang pendant toute une semaine. Certains avaient même vu entrer dans le souterrain, par l'escalier qui se trouvait au bord de l'étang du côté du gros mur de soutènement... le tunnel, après avoir contourné l'étang, passait sous le chemin de chez Pouyaud et allait sortir au Petit Coudier. Un jour il en est sorti tellement qu'on n'avait pas pu les compter et aussitôt ils se sont dispersés dans tous les villages de la vallée si bien que les habitants avaient peur de la famine. Et c'est pour que cette invasion ne se reproduise pas que quelqu'un fit fermer en haut l'entrée, et la sortie en bas et, pour que celle-ci ne puisse plus être ouverte, on fit construire, sur sa large porte, des bâtiments que l'on appelle aujourd'hui la « Grange des Dimes ».

Ces histoires étaient racontées au cours des longues veillées où deux familles se réunissaient autour de la même grande cheminée. Des fois il y avait des voisins tous près qui venaient s'y ajouter. On faisait griller des châtaignes qui, avec une bouteille de cidre faisaient, vers 9

heures, le régal des petits et des grands. A défaut on faisait cuire sous la braise quelques raves qui seraient dégustées surtout par ceux des hommes qui avaient soif.

Les hommes s'asseyaient d'un côté, les femmes de l'autre et les enfants au milieu, sur des tabourets, les plus petits même sous la table ou sous les chaises. La veillée commençait vers 6 heures et durait jusqu'à 11 heures ou un peu plus. Pendant tout ce temps il fallait parler et c'est souvent qu'un ancien, avant les histoires de revenants, savait dire d'aimables contes de fées et de Petit Poucet que tout le monde écoutait, en particulier les enfants. Mais quand le beau conte était fini les enfants commençaient à remuer, l'heure habituelle du sommeil étant venue, ils s'énervaient, les mères se fâchaient sans le moindre résultat. Mais, quand un instant après, ils entendaient la voix du père : « tu vas avoir une paire de calottes », le silence revenait sous la table et les chaises et nul n'avait plus envie de remuer. Bientôt la moitié des enfants s'endormaient assis et très à l'aise sur les larges pavés de la cuisine. Au moment du départ, le père montait le plus petit sur son épaule et l'on se séparait, tous bien contents d'avoir passé une bonne veillée. Mais ce n'était qu'une fois par semaine et souvent par quinzaine que l'on veillait en compagnie des voisins ; il fallait donc passer la veillée chez soi, en famille.

Après avoir mangé la bonne écuelle de soupe et un morceau de pain avec des choux et des navets, le père venait s'asseoir dans son coin, du côté de la porte, et chacun venait prendre sa place habituelle autour de la cheminée. Le père pelait des châtaignes ou effilait ses pieux de râteau ou réparait ses manches d'outils. Il avait accroché la petite lampe à mèche ronde au manteau de la cheminée ; la mère tricotait ou raccommodait ses chaussettes et les enfants qui allaient à l'école apprenaient leurs leçons. Vers neuf heures la mère les envoyait au lit, et comme c'était trop tôt pour les parents, ils restaient seuls, l'une continuait à tricoter et l'autre à n'avoir plus rien à faire. Cette lacune fut comblée quand, un peu plus tard, un éditeur de Limoges publia ce petit hebdomadaire limousin composé de deux étroites feuilles et que le facteur apportait tous les samedis. Beaucoup de paysans s'y abonnèrent et, avec leur journal, le soir à la veillée, ils avaient de quoi s'occuper.

Après avoir pelé les châtaignes, le père imposait le silence aux enfants et, bien assis dans son coin, près de la petite lampe, il lisait son journal. Il le lisait du samedi soir au vendredi suivant et c'est ce qui lui permettait, les lendemains, d'expliquer à ses voisins, les fautes d'orthographe que le journaliste avait laissé imprimer.

### La veillée des garçons.

Les grands garçons n'aimaient guère les veillées de famille et pas plus celles où le père imposait le silence pour lire son journal que celles où, avec tous les siens, il s'en allait dans une famille voisine. Ils auraient voulu se réunir entre eux dans une maison, un local, qu'ils n'avaient pas. Ils ne voulaient pas aller à l'auberge ni dans une de ces deux auberges borgnes où la femme vendait son vin moins cher, d'abord parce qu'ils ne voulaient pas boire, ensuite parce qu'ils n'avaient pas d'argent. Ils gardaient le triste exemple de ces deux ou trois vieux paysans ou artisans qui s'étaient laissés entraînés à trop boire de chopine et avaient fini leur vie malades du diabète ou de la tuberculose. Ils ne voulaient pas non plus user leurs trop longs loisirs aux jeux d'argent, car ils avaient été à l'école et pas deux ou trois hivers, comme leurs pères, mais jusqu'au Certificat d'Etudes, et ils avaient retenu les leçons de morale du Maître sur les jeux qui « mènent à la ruine, à l'alcoolisme, à la paresse et la dégradation morale et physique ». Les leçons du Maître d'école avaient bien porté leurs fruits puisque si on ne voyait plus, à la place des ivrognes d'autrefois, que quelques joyeux passants qui rentraient en chantant, personne ne jouait plus avec de l'argent. Nos garçons devaient donc occuper leurs veillées d'une autre façon. Bien sûr ils attendaient le Dimanche pour aller danser à la Crouzille ou bien aux Quaires où il y avait toujours un bon bal et qui était près de chez eux. Ils y restaient un moment puis, quand il y avait trop de monde, ou pas assez, ils passaient par Ambazac et s'en allaient finir la soirée à Cassepierre. Ce n'était pas loin, ils

n'avaient pas de bicyclette, mais ils revenaient à trois heures du matin à grandes enjambées sur la route et montaient ensuite les sentiers du Coudier pas fatigués du tout.

Mais entre les bals, quoi faire pendant les veillées de toute une semaine. Il fallait s'arranger et ils savaient le faire. Ils savaient aller chez quelqu'un où ils trouveraient peut-être un copain et sûrement deux ou trois filles venues tenir compagnie à la fille de la maison. Pour partir de chez eux ils n'étaient pas pressés, pas plus que pour rentrer. Ils s'en allaient en sifflant et, dès qu'ils ouvraient la porte de la maison où se tenait la veillée, ils voyaient quatre filles qui se levaient, poussaient leurs chaises et les faisaient asseoir dans le coin de la grande cheminée. En face, dans l'autre coin, un peu en retrait, se tenait la grand-mère qui ne regardait rien de plus que son fuseau qu'elle faisait tourner de ses doigts agiles tout en prenant souvent dans sa bouche des pincées de salive dont elle mouillait les fils de laine qui s'enroulaient autour du fuseau. Les femmes restaient du côté de la grand-mère, les hommes et les autres membres de la famille n'avaient pas bougé de leurs places

Pendant deux heures les mères parlaient entre elles et avec les filles puis, peu à peu, la conversation devenait moins bavarde et les filles se mettaient à poser des questions aux deux garçons et la conversation s'anima, on entendait des rires et des éclats de voix. Le garçon racontait ses exploits, ses luttes avec les loups, les revenants et les brigands : il lui en avait fallu de la force et du courage pour sortir partout vainqueur ! Les filles écoutaient avec admiration pendant que les hommes et les enfants allaient au lit.

Quand ils étaient partis, on entendait la grand-mère qui, dans son coin, n'avait encore rien dit et ne voyait rien. On l'entendait dire d'une voix douce et forte : « Mais, les filles, approchez-vous par là, il y a bien de la place, vous ne voyez pas que vous gênez ce garçon qui ne peut même pas approcher ses pieds du feu, c'est bon pour le faire enrhumé ! » Les filles remuaient leurs chaises mais sans doute avec cette petite lampe posée sur la table elles ne voyaient pas assez et, quand elles avaient fini de remuer leurs chaises, elles se trouvaient un peu plus loin de la grand-mère et un peu plus près du garçon !

### Retour du Printemps.

Les longues nuits de l'hiver étaient une prison dont il fallait s'accommoder avec ses quartiers de discipline. Le retour des longs jours de printemps redonnait la liberté de travailler à son gré et de se distraire, et nos garçons ne manquaient pas d'en profiter. Ils partaient tôt le matin et rentraient le soir un peu fatigués mais satisfaits du bon travail de la journée. Ils mangeaient tranquillement leur soupe et ensuite, pour se délasser un peu, tant qu'il ne faisait pas tout à fait nuit, ils s'en allaient faire un petit tour. Ils rencontraient un copain qui en faisait autant, puis un autre, s'asseyaient devant la porte d'un troisième et plaisantaient un bon moment, ainsi assis sur un banc ou une grosse pierre. Ils étaient bien, mais déjà la nuit était venue et ils rentraient chez eux pour s'endormir du bon sommeil de celui qui a bien occupé sa journée.

Le Dimanche c'était repos tout l'après-midi. Il n'y avait pas de bals pendant l'été, sauf à l'occasion des grandes fêtes. Ils se retrouvaient par petits groupes et pensaient à faire une partie de quilles et puis, comme les emplacements étaient souvent occupés par ces vieux « embêtants », ils s'en allaient en riant dans les chemins, et plutôt dans ceux du bord desquels ils croyaient trouver une jeune bergère. Ils marchaient en sifflant et bientôt leur approche était signalée par les aboiements du chien assis à côté de sa maîtresse ; ils s'arrêtaient, regardaient et, si à regret, ils voyaient se hausser au dessus des fougères la bosse d'un chignon bien enveloppé avec le reste des cheveux dans la large « cravate », ils faisaient demi-tour sans se faire voir : ce n'était pas la fille, mais sa mère, qui était venue la remplacer pour se reposer des fatigues de la semaine et être tranquille en tricotant les chaussettes de son mari. Ils revenaient dans le village, rencontraient un petit tas de quatre ou cinq filles, parlaient avec

elles un bon moment puis, quand elles rentraient à la maison, ils en faisaient autant, tout heureux d'avoir bien employé leur semaine.

### Les jeunes filles.

Les filles ne se voyaient pas si heureuses. Le matin elles aidaient la mère à faire le ménage et s'occupaient des petits frères, du vieux grand-père, des malades. Mais la mère, qui s'énervait dans son travail, ne tardait pas à répéter : « tu me gênes, tu ne fais rien, tu ne sais rien faire, va aider ton père ».

Tous les jours de beau temps les filles des paysans allaient aider leurs parents à travailler dans les champs. Elles savaient biner, sarcler, replanter et guider les vaches au labour. Ce travail, trop souvent, ne leur plaisait pas beaucoup mais elles savaient s'arranger pour regarder les petits oiseaux venant picorer dans la terre labourée, les papillons butiner dans les fleurs, les pies jacasser d'un arbre à un autre et les geais bâtir leur nid. Elles entendaient aussi le père ronchonner à l'autre bout de sillon se répéter ce qu'il avait dit la veille : « les vieux avaient raison quand ils disaient que trois filles dans une maison c'est une maison ruinée ».

Le soir, en fin de journée, elles se retrouvaient entr'elles, appelaient la fille de l'artisan, du commerçant qui, seules, sans être sorties de la maison, s'étaient bien ennuyées. Ensemble elles bavardaient et elles avaient beaucoup de choses à se dire. Aux premières brumes de la nuit les mères les faisaient rentrer car, disaient-elles, la fraîcheur du soir risquait de les enrhummer !

Le Dimanche matin, la plupart allaient à la messe à Saint Sylvestre et, dans ce cas, elles étaient mieux partagées que les garçons qui eux, n'y allaient plus. Vêtues de leur belle robe elles faisaient une joyeuse promenade à l'aller comme au retour. A la sortie de l'Eglise elles musardaient un peu dans le bourg et revenaient toutes ensemble mais se partageant en route, car souvent les unes voulaient passer par le Mogot, les autres par Malessard, ce qui leur valait, en rentrant, les reproches de la mère, mais ne les empêchaient pas de manger gaiement l'excellent « marende » du Dimanche composé d'un grand plat de légumes montés de la cave et d'un bon morceau de salé sorti tout frais du saloir.

### Les femmes.

Les femmes, avec le retour du printemps, voyaient augmenter leurs soucis et leurs travaux. Il ne suffisait pas d'aller aider les hommes dans les champs. Il leur fallait faire le ménage et les repas et s'occuper des petits et des plus grands qui allaient à l'école. Si seulement il y avait eu une école à Grandmont comme on l'avait demandé depuis longtemps et qu'on n'avait pas pu obtenir, mais il fallait les envoyer à Saint Sylvestre. Et quand il y avait un grand garçon écolier, ce n'était pas simple. D'abord le faire déjeuner avec une bonne soupe faite avec du bouillon de la veille et qu'il ne trouvait pas à son goût et la mangeait par cuillerées en remuant dans la cuisine. Et en même temps faire sa toilette ce qui n'était pas facile avec des mains et des genoux noircis de crasse boueuse bien séchée qu'il fallait savonner et frotter au moins deux fois, puis regarder les coudes de la blouse, et se pencher pour voir si les pièces tirées de la vieille capote pour raccommode le fond et les genoux du pantalon n'étaient pas décousues.

Elle savait que le Maître d'école était sévère et que chaque matin il se tenait à la porte d'entrée. Les élèves, en rang, passaient un à un devant lui en tendant les bras pour lui faire voir leurs mains, le dessus comme le dedans. Il regardait aussi les genoux et ceux qui n'étaient pas propres étaient envoyés se laver au robinet de la cour avec quelquefois un peu de terre sableuse de la cour. Il regardait aussi les coudes de la blouse et les raccommodages du pantalon et surtout n'acceptait pas les excuses de es élèves. A l'un il répondait : « A la maison c'est facile pour se laver et quand il n'y a pas de savon on prend une poignée de cendres, une casserole d'eau et, pour ne pas gêner sa mère, on sort dehors et on frotte énergiquement ». A

l'autre il disait : « Ce qui est déshonorant ce n'est pas d'avoir un pantalon rapiécé, au contraire, c'est de ne pas avoir dit à sa mère hier soir qu'il était décousu, et de venir ce matin avec un vêtement déchiré ».

« J'aurais bien trop honte, disait la mère, si le Maître te faisait de semblables observations » et elle préparait le dîner de l'écolier. Elle n'avait plus de fromage poivré et, hier, il avait mangé son pain sec, mais aujourd'hui elle lui faisait bouillir un œuf avec un gros « quignon » de tourte pas trop dure, puisque « la chauffée » n'avait guère que quinze jours, l'enfant ferait, à la récréation de midi un excellent repas. Et, tout bien rangé dans le « sac » en toile bleue, pain, œuf, livres et cahier, l'élève partait en courant rejoindre les copains qui l'attendaient dans le chemin. La mère n'avait plus qu'à finir de préparer la petite écolière mais de ce côté, c'était facile, elle était déjà prête, elle n'avait plus qu'à mettre sa blouse, et comme elle ne savait pas l'habiller toute seule, la mère lui aidait et quelquefois lui donnait la gifle que le frère avait méritée....

Après le départ des écoliers, le travail dans la maison n'était pas fini ; il fallait remettre un peu d'ordre dans la cuisine, faire le ménage et les chambres, préparer les légumes et le repas puis aller rejoindre les hommes dans les champs. Elle ne pourrait y aller qu'une heure mais elle irait plus tôt l'après-midi. C'est ce qu'elle faisait et, sitôt après avoir mangé et les hommes repartis, elle se pressait pour laver la vaisselle et s'en allait, pas vite car elle se sentait fatiguée. Après avoir passé la croisée des chemins, elle apercevait sa voisine qui travaillait seule dans sa terre ; elle l'appelait, parlait un instant, s'asseyait sur la grande pierre.... et l'instant durait une heure. C'était tout son repos de la journée !

La femme finissait d'arriver et se mettait à travailler dans un bout de planche un peu loin de son mari car elle avait peur d'entendre les observations, les mêmes qu'il lui avait faites la semaine dernière. Mais aujourd'hui il n'avait pas de montre et se montrait content qu'elle soit venue. Et elle travaillait de bon cœur, jusqu'à ce que le soleil soit descendu là-bas, près du sommet de la colline.

Elle revenait seule à la maison et n'était pas sans occupation. Les enfants étaient revenus de l'école et se disputaient avec les plus petits. La mère commandait aux uns, défendait aux autres, il fallait soigner la basse-cour, traire les vaches, donner la pâtée au porc, préparer la soupe. Et la nuit venait, on se mettait à table, les vieux prenaient leur écuelle et allaient s'asseoir devant la maison, sur un banc ou sur une pierre. ils étaient tranquilles et bientôt le grand silence de la nuit descendait sur la maison et sur le village.

Le dimanche matin, la femme se levait tôt, se hâtait pour faire son travail habituel, mettait son beau « caraco », son tablier neuf et sa coiffe blanche et s'en allait à la messe.

L'après-midi, repos pour les petits et les grands, et comme elle était aimable avec tous, elle trouvait toujours des voisins disponibles pour terminer, dans une reposante conversation, une semaine bien remplie.

### Les enfants.

Les enfants étaient nombreux à Grandmont ; les jours de congé on les voyait s'ébattre par groupes bruyants sur les places et à la croisée des chemins. Leurs jeux et leurs disputes révélaient qu'ils étaient pleins de vigueur et de bonnes intentions. Les fillettes cherchaient à participer aux jeux et ajoutaient un moment aux cris et aux rires. Mais les garçons ne les voulaient pas parce que quand l'une d'elles recevait le coup de poing à la place du petit copain, au lieu de le rendre, ce qui était amusant, elle s'en allait pleurnicher chez sa mère, ce qui était dangereux au cas où le père se serait trouvé à la maison...

Les enfants grandissaient sous l'autorité, parfois excessive, du père mais toujours compensée par l'affection vigilante de la mère. Au moindre symptôme de maladie, elle était à leurs petits soins. Elle savait soigner leurs petites blessures, les rhumes et les maux de tête ou du ventre, et ses tisanes, ses emplâtres et ses cataplasmes n'étaient pas si mauvais puisque nous les

employons encore aujourd'hui. Et si elle conservait des coutumes, des croyances et des manies d'un lointain passé, elle s'efforçait d'être moderne.

Depuis les lois de 1885 sur l'obligation et la gratuité scolaire, les filles pour la plupart, comme les garçons, allaient à l'école à Saint Sylvestre et les mères de l'époque 1905 en avaient gardé, sinon des connaissances médicales, des souvenirs de conversations avec les maîtresses ou d'autres personnes instruites, et surtout le goût et la possibilité de réfléchir et de comprendre. Et lorsqu'il s'agissait de la santé de leur enfant, elles savaient s'en servir. Elles n'appelaient pas le médecin chaque fois qu'il aurait été utile, mais elles croyaient pouvoir la remplacer et y réussissaient bien. Par contre, depuis plusieurs années, elles avaient abandonné ces vieilles matrones de village et faisaient appel à la sage-femme d'Ambazac sans la moindre hésitation.

Plus tard elles lui portaient voir leur bébé si elles croyaient avoir besoin d'un conseil, et elles étaient toujours bien accueillies. Ce bébé était beau, solidement enveloppé dans un maillot bien serré qui tenait droit les jambes, le tronc et les bras allongé sur le ventre ; il ne fallait surtout pas que les bras puissent se libérer car les petits doigts pouvaient faire mal aux yeux. De même il ne fallait pas le faire marcher trop petit car il se serait fait des entorses à la cheville et qu'il aurait gardées plusieurs années.

Mais le bébé finissait par marcher tout seul, d'abord dans la maison, puis dans la cour et, dès qu'il pouvait aller plus loin, il ne tardait pas à rejoindre ses petits voisins qui se rassemblaient dans une cour pour se rouler, jouer et courir à leur gré, ils étaient libres.

Maintenant ils étaient grands, libres et joyeux, se croyaient heureux et bien nourris. Pas mal d'entr'eux, et en particulier chez les petits paysans, avaient faim. Ils allaient trouver la mère qui n'entendait pas. Un moment après ils revenaient en pleurant et elle leur coupait un bon morceau de pain dur de la tourte qu'ils mangeaient avec, dans les yeux, la même joie que celle des enfants à qui plus tard on aurait offert une assiette de gâteaux.

A l'approche de leur cinquième année ils commençaient à aider la mère en faisant ses petites corvées ; les petits garçons allaient ramasser l'herbe des lapins, apportaient le bois du bûcher, fermaient ou ouvraient les portes de la basse-cour. Ils étaient toujours habillés de la même longue robe que les filles et c'est avec cette robe qu'ils allaient aider leur frère à ramasser les châtaignes et les glands, les petites pomme-de-terre et, avec le chien, empêchaient les vaches de venir manger dans la terre cultivée.

A la rentrée d'octobre, le garçon, qui avait cinq ans, quittait sa robe pour aller à l'école et habillait un beau pantalon de serge. Il était heureux, il était grand. Il se mêlait au troupeau qui, au nombre d'une vingtaine, quittait Grandmont et prenait les chemins de Saint Sylvestre. L'école des garçons comme celle des filles comptait 110 à 120 élèves répartis en deux classes. La classe du Directeur comptait 40 à 50 élèves sélectionnés parmi les plus avancés et les plus grands ; son adjoint rassemblait tous les autres. Chaque classe avait plusieurs cours et le maître ne s'en plaignait pas et le Directeur avait la joie de présenter au Certificat d'Etudes, tous les ans, une dizaine de candidats et d'en avoir sept ou huit reçus.

A la récréation de midi, les élèves mangeaient leur morceau de pain dans la cour et quand ils avaient soif ils avaient, dans cette belle école toute neuve, un robinet avec de l'eau fraîche, hiver comme été.

A la rentrée, après les grandes vacances, les élèves n'étaient pas habitués à ce maigre dîner et le soir, en sortant de l'école, ils avaient faim et ne manquaient pas de chaparder, au bord des chemins, les fruits sauvages et quelques racines de plantes et de légumes. Les petits garçons de Grandmont avaient remarqué une année de terre plantée de betteraves et de carottes et tout près de la route. Ils n'étaient pas des voleurs et n'oubliaient pas les leçons du Maître et ne prenaient chacun qu'une seule carotte, c'était si bon à croquer. Ils étaient dix et autant de filles et c'est ce qui explique peut-être que le métayer qui travaillait la plus grande propriété de Saint Sylvestre eut l'idée d'envoyer son vieux père, avec une tranche à long

manche, gratter dans sa grande terre, tous les soirs, jusqu'au jour où il eut fini de rentrer ses récoltes.

A l'époque de 1905, la commune fit installer une cantine dans chaque école. L'équipement était composé d'une chaudière, pareille à celle que les paysans se servaient pour cuire les pâtées de leurs animaux, et d'une longue table assortie de deux bancs de moitié longueur, le tout placé sous un préau bien éclairé et pas trop poussiéreux.

Une femme, embauchée par la commune, faisait cuire la soupe avec des pomme-de-terre et des navets que les écoliers rapportaient à tour de rôle ; elle ajoutait, après l'avoir pesé, un gros morceau de lard gras.

Les enfants, avant d'entrer en classe, avaient apporté dans leur écuelle les « soupettes » de pain noir que la mère avait taillées dans la tourte et bien pliées dans un chiffon. La femme, avec une grande louche, remplissait les écuelles rassemblées sur la table et les élèves, en sortant de la classe, venaient prendre chacun leur écuelle et sous la surveillance du Maître. Ils mangeaient debout et, quand la soupe était finie, ils passaient en file devant le maître avec à la main un morceau de pain sur lequel ils mettaient une première fois un peu de navet ou de pomme de terre et une deuxième fois un morceau de « bréjaude » gros comme la moitié du petit doigt. Les enfants finissaient leur repas puis, bien restaurés, ils s'en allaient joyeux jouer et courir dans la cour tandis que, de son côté, le Maître se pressait à rentrer chez lui et prendre à son tour son repas. Il ne disposait guère que d'une vingtaine de minutes car les deux Maîtres devaient s'arranger pour que l'un d'eux surveille les élèves en récréation. Il aurait été dangereux de laisser sans contrôle un pareil troupeau de grands et de petits dans la cour trop étroite, dont les paroles et les cris étaient si bruyants que les laboureurs des terres environnantes, qui connaissaient les heures de récréations, y réglait leur temps de travail.

Le samedi matin les élèves apportaient au Maître les cinq sous qu'ils devaient en paiement de la soupe de la semaine et qu'il faisait ensuite apporter au Secrétaire de la Mairie. Il avait bien des soucis, ce Maître, et ne s'en fatiguait pas, au contraire. En hiver, il organisait la veillée des cours d'adultes qui n'avaient pas eu beaucoup de succès parce que sans doute ses anciens élèves, se croyant assez savants, ne prenaient pas le temps d'y venir. En été, deux mois avant le certificat d'études, il retenait une heure après la sortie les élèves qu'il y présenterait. Avec eux seuls il procédait à une utile révision du programme, approfondissait certains exercices ce qui, dans l'ensemble, donnait confiance aux candidats.

Le Maître d'école ne se souciait pas de ses heures de travail supplémentaires ; il était au service des habitants de sa commune dont la seule récompense était une admiration respectueuse.

Quant aux élèves, à l'âge de douze ou treize ans, avec ou sans le certificat d'études, ils quittaient l'école pour toujours. Seuls quelquefois un enfant de Grandmont, fille ou garçon, s'en allait en « pension » à Limoges, y restait deux ou trois ans, revenait avec le Brevet et s'apprêtait à prendre la succession de son père commerçant, ou bien s'en allait travailler ailleurs pour ne plus revenir.

A part ces rares exceptions tous les enfants, en finissant leur école, commençaient le travail de leur vie. Quelques uns devenaient apprentis ou domestiques mais la plupart, fils ou filles de paysans, se levaient dès le lendemain un peu plus tôt que d'habitude pour aider leur mère dans ses travaux à la maison et dans les champs et cela pour de longues années, avec leurs moments de tristesses et d'inquiétudes, mais aussi d'espérances et de joies.

Les garçons partaient avec le père et, l'outil sur l'épaule, ils étaient contents. Certains travaillaient tant, jour après jour, année après année, sans avoir l'occasion et le goût de lire ou d'écrire ou de dire un mot de français qu'à dix huit ans, ils avaient oublié les bienfaits de l'école. Ils n'aimaient pas sortir et se mêler aux conversations autres que celles parlant de leur travail. Ils parlaient peu et raisonnaient mal ou pas du tout. Les vieux sages les observaient



parfois. Eux qui avaient voyagé, travaillé dans les villes, vécu ailleurs, disaient : « le régiment va les dégourdir ». Ils avaient raison.

Quand ils revenaient trois ans plus tard, ils étaient des jeunes gens en bonne santé, sachant parler aux femmes comme aux hommes, ils se plaisaient en société et savaient plaisanter. Ils n'étaient pas tristes en allant au travail, comme autrefois. L'un d'eux chantait souvent, le soir en rentrant à la tombée de la nuit :

« Dinguerra n'a pas jour, c'est la lune qui brille  
Qui brille toujours  
La nuit et le jour »

### Les hommes.

Les hommes, artisans ou paysans, travaillaient du jour à la nuit et quand venait le printemps la journée se faisait longue, surtout pour les apprentis, les domestiques et les journaliers. Ce n'était pas la journée des « trois huit » (8 heures de travail, huit heures de repos et huit heures de sommeil) dont il était de mode de parler en toutes occasions. C'était aussi la mode de parler de politique d'autant plus que, depuis quelques années, les délégués des partis politiques, venant de Limoges, Bellac ou de plus loin, n'en finissaient pas de faire des réunions et de sillonner les villages importants. Ils voulaient tous, disaient les paysans, faire une République « sans prolétaires ni patrons de droit divin ». Et ces grands mots, que tout le monde répétait sans trop les comprendre, faisaient le sujet de la plupart des conversations du matin, quand les hommes se croisaient en allant au travail. Ainsi, ils parlaient politique, puisque c'était à la mode, mais ne s'y passionnaient pas. Et, quelquefois, en fin de parlotte, on entendait l'un d'eux en train de déguster son délicieux déjeuner composé d'un gros « quignon » de pain dur frotté à l'ail dire : « Moi, tant que je mange à ma faim et que j'ai chez moi tout ce qu'il me faut, je ne demande rien ».

Et le travail commençait pour cette longue journée de travail, sans pause et sans répit, et partout dans les champs et dans les chemins les hommes étaient pressés. Dans l'après-midi pourtant, quand celui qui conduisait ses vaches attelées au tombereau croisait un voisin ami, il s'arrêtait et, appuyé sur sa « guillade », il parlait une minute ; et là, il n'était pas pressé, la minute durait une demi-heure ou davantage, et après ce repos nécessaire, il repartait vers son travail et, la guillade sur la tête des vaches, il sifflait : « Au clair de la lune, mon ami Pierrot ... »

Le dimanche matin, pendant que les femmes se préparaient pour aller à la messe, les hommes revenaient à leur travail habituel. Toutefois, ils ne « liaient » pas les vaches ; ils ne voulaient pas faire de pêché, auxquels ils ne croyaient guère puisqu'ils ne manquaient pas une occasion de dire qu'ils ne croyaient ni au pêché ni au diable.

L'après-midi, c'était le repos pour tout le monde. Les plus vieux, qui n'avaient plus du tout envie de sortir, allaient s'asseoir au pied du grand pommier, de l'autre côté de la grange et là, le dos appuyé contre le tronc, tranquilles et dans le silence, ils pensaient aux misères et aux joies du passé et, en fermant les yeux, sur le présent et l'avenir .... Ils dormaient.

Les moins vieux s'en allaient à l'auberge faire leur manille à quatre et jouer leur chopine que les deux perdants s'empressaient de payer.

Les jeunes, suivant la formule de l'époque, allaient « courir les bergères » et les hommes entre les deux âges se rencontraient sur la place de la Chapelle pour faire leur « partie de quilles ». Ils se formaient par équipes et le jeu consistait à planter un carré de douze quilles et à tirer dedans à une distance de trente pas, avec une grosse boule en bois dans le jeu dit de « la boule », ou avec une quille pareille aux autres dans l'autre jeu. Celui qui, dans son tir, renversait le plus de quilles était le gagnant. En fin de partie les perdants n'avaient plus qu'à payer les chopines à l'auberge, car on ne jouait pas à l'argent. Les joueurs de quilles étaient, au printemps, parfois fort nombreux, et comme ils ne pouvaient installer que deux jeux sur la

place, ils en installaient un troisième dans la cour d'une auberge ou dans un carrefour de chemins.

### A l'abbaye.

Ils avaient souvent pensé à préparer un emplacement sur le plateau formé par la démolition de l'abbaye, mais ce n'était pas facile parce que les particuliers venaient, au hasard des saisons et du beau temps, y chercher les pierres taillées dont ils avaient besoin et laissaient après leur travail un terrain bosselé et plein de trous dangereux. Ce maraudage de pierres durait depuis longtemps et ne semblait pas devoir s'arrêter.

Notre abbaye fut achetée en 1816 par l'entrepreneur de la « Maison de force de Limoges ». A partir de cette date notre célèbre monument, à l'époque un des plus beaux du royaume, chemina par convois ininterrompus vers Limoges. A l'arrivée des chargements, l'acheteur utilisait tout ce qui pouvait servir à construire cette prison et ses diverses dépendances. Il mettait de côté le reste et cherchait des acquéreurs. Ils furent très nombreux. Quand les constructions de la prison furent terminées, il fit continuer la démolition de l'abbaye jusque dans ses fondations et il n'abandonna cette carrière fabuleuse que lorsque l'extraction des pierres dans le sous-sol fut devenue trop onéreuse ou impossible. Mais déjà il avait vendu des milliers de pierres taillées, sculptées, moulurées, à des particuliers, des entrepreneurs et même aux pouvoirs publics. Et c'est par suite de ce commerce bien triste pour nous que nous pouvons voir encore les belles pierres de notre abbaye dans des centaines de maisons de Limoges, notamment place Saint Michel et dans plusieurs édifices publics.

Quand l'acheteur eut fermé sa curieuse carrière, l'emplacement resta libre et ouvert à tous. On ne savait pas qui en était le maître et les particuliers et les petits entrepreneurs des environs prirent l'habitude d'y venir puiser les pierres dont ils avaient besoin pour arranger ou construire leurs granges et leurs maisons. Ils se mirent à creuser sous les fabuleuses démolitions. Dans les sous-sols ils trouvaient parfois des merveilles. Nous avons vu un carrier spécialiste dégager en sous-sol une de ces voûtes construites de blocs énormes et si bien taillées et jointoyées que son outillage était impossible à démolir. Il est probable que, sous le plateau actuel, bien d'autres voûtes semblables restent à découvrir. Ce serait le travail d'une société archéologique qui en aurait les moyens.

Nos joueurs de quilles, maintenant rassemblés autour de la chopine, parlaient bruyamment des affaires de l'abbaye, sans doute parce qu'ils avaient frôlé un accident. Les grands écoliers avaient joué, tout près d'eux, au « cheval blanc » et la balle en chiffons lancée par un cavalier, à cheval sur le dos d'un copain, avait rebondi dans le jeu des hommes où un garçon avait couru tête baissée pour la récupérer. Cet étourdi n'avait pas vu que, juste à ce moment, un tireur lançait sa quille qui passa à deux doigts de sa tête. Il ne fallait pas qu'à l'avenir de pareils risques d'accidents puissent se reproduire, et pendant qu'ils se mettaient d'accord pour demander au Gouvernement de faire le nécessaire pour rendre accessible le plateau des ruines de l'abbaye, le temps passait et la nuit était venue.

A la maison de l'un d'eux, la mère avait réuni ses enfants à l'heure habituelle et servi le souper. Son mari faisait partie de ces pères beaucoup trop sévères à la maison, mais ce soir là, il n'y était pas et les enfants, assis bien près autour de la mère, étaient libres, joyeux et heureux. Ils s'en faisaient une petite fête comme chaque fois que le père était absent. La mère les accompagnait dans leur chambre et, les voyant s'endormir si heureux, elle alla dans la chambre à côté et, à son tour, s'endormait dans le bonheur. Quand le père rentre, tout était silence ; il mangea sa soupe à grandes cuillérées puis il monta l'escalier, fier et content d'avoir gagné sa partie de quilles.

### Les bourgeois du Château.

Les habitants de Grandmont gardaient au fond de leur cœur un héritage d'admiration pour ce qui est noble et beau et qu'ils ne pouvaient pas dépenser. Ils avaient besoin de quelqu'un ou de quelque chose de grand, de prestigieux pour attirer leurs regards et occuper leurs pensées. Ils regardaient en toutes occasions les châteaux de Cloud, de Montméry, du Vignaud, avec leurs équipages, leur train de domestique, leurs riches métayers et même celui de Compreignac avec son institutrice pour instruire les enfants sans les obliger à fréquenter l'école publique. Ils avaient le besoin intime d'avoir un grand bourgeois pour admirer sa noble personne et son imposant château. Ils avaient bien leurs bons commerçants qui faisaient les petits bourgeois mais pas les grands puisque, s'ils parlaient français en famille, ils parlaient patois sur la place et leurs enfants faisaient pareil dans les chemins de l'école.

Ce qu'ils enviaient, sans trop le savoir, leur fut donné comme envoyé par le ciel.

A l'époque de 1904, un riche industriel de Limoges fit construire un château, entre les deux étangs de l'ancienne abbaye, au milieu des collines si désertées qu'on les appelait les « sauvages ». Sa construction dura deux ans et réveilla les activités du commerce et enrichit le village. Tous les hommes disponibles furent embauchés comme maçons, charpentiers, manœuvres ; les bouviers faisaient les charrois et tous les matériaux passaient par Grandmont. Les produits industriels venaient de la gare d'Ambazac, les pierres de taille venaient des carrières de la Borderie, les bois des charpentes et des planchers étaient tirés des bois de Gouillé. Tout passait par le village dans des charrettes tirées lentement par des vaches amaigries. Sur le vaste et bruyant chantier les ouvriers faisaient douze heures pendant la saison d'été ; ils gagnaient trois sous et demi, les meilleurs quatre sous, à l'heure. Certains venaient des villages un peu éloignés. L'entrepreneur venait tous les matins à pied, d'Ambazac, pour diriger en personne son important chantier. Personne ne se plaignait de fatigue et de surmenage et les rappels fréquents des contremaîtres ne troublaient pas la bonne humeur. Elle ne s'attrista que lorsque commença le débauchage des maçons, charpentiers, plombiers et autres artisans si nombreux dans le bâtiment.

Le château était terminé et, après quelques chariots de mobilier et cette longue agitation, le village retrouva sa tranquillité et ses habitudes.

Le bourgeois habitait toujours à Limoges mais il venait passer les dimanches dans son château. Il s'y installa aux premiers beaux jours avec la Madame, et comme il continuait à diriger son usine, il s'en allait seul le lundi matin pour revenir le samedi soir. Son cocher, en passant par Grandmont, l'amenait à la gare d'Ambazac et si les lundis matins les gens n'étaient pas tous levés pour profiter de son passage, les samedis soir, ils n'y manquaient pas. Les hommes étaient rentrés de leur travail et dès qu'ils entendaient les bruits du carrosse dans le tournant de la route en haut du village, ils s'approchaient de la route ; les femmes sortaient devant la porte pour voir ce brillant cocher assis là-haut sur son siège, le buste aussi droit que l'était son gibus, tenant dans sa main gauche gantée les rênes pour guider l'attelage et dans l'autre main, le bras tendu vers le ciel, un long manche de fouet au bout duquel une lanière plus longue descendait en volutes vers le sol.

Les enfants couraient et se poussaient pour mieux voir les gros colliers des chevaux garnis d'une double rangée de grelots qui brillaient comme de l'or et sonnaient toutes ensemble si fort qu'on les entendait à l'autre bout du village. Ils regardaient aussi les deux grands chevaux attelés de front qui tiraient la large voiture au fond de laquelle la belle madame était assise souriante et parfois généreuse d'un petit bonbon.

Quand la riche berline était passée, les hommes faisaient quelques pas les uns vers les autres et se retrouvaient par paquets de quatre ou cinq. Bien sûr, ils parlaient du Monsieur qui, tous les jours allait à Limoges diriger son usine –ils l'appelaient « le Bourgeois du Château »- puis de son élégant cocher, là-haut perché sur son escabeau avec un chapeau pareil à celui de notre

Président de Paris, puis de ces deux grands chevaux, trop gras pour labourer. Mais ils en avaient vite fini avec ces détails peu sérieux et ils en venaient à l'affaire qui les intéressait. C'était celle de la « Madame » qu'ils aimaient voir passer le soir, assise souriante et si belle et toujours gentille partout, chez elle ou dans les chemins. Et si jolie que même ceux qui avaient voyagé « dans toutes les villes du monde » ou travaillé dix ans à Paris n'en avaient pas vu de si charmante. Au moment de se séparer il y avait quelquefois un vieux sage, contrarié de n'avoir pas pu parler dans cette conversation animée qui, en tournant les talons, disait : « Votre Madame est trop belle pour ne pas ruiner son bourgeois ».

Ils ne surent jamais si la Madame avait ruiné son bourgeois ; ce qu'ils surent, c'est que celui qui avait construit le Château le céda six ans après à un autre bourgeois qui à son tour le vendit à un troisième bourgeois lequel le revendit six ans plus tard à un quatrième bourgeois.

M.V.	propriétaire à partir de	1906
M.DC.	-	1912
M.P.	-	1918
M.X.	-	1925

Les quatre maîtres qui ont habité dans le château pendant vingt ans avec leur famille, leur entourage et avec leur comportement forment une image qui reflète les caractères essentiels des quatre générations qui ont habité Grandmont pendant cent ans, de 1885 à 1984 inclus.

Revoir le passé de Grandmont pendant cent ans, ce serait un peu long, mais traverser à grands pas le passé du château pendant vingt ans est possible. Nous y voyons les familles se succéder avec leurs origines, leur entourage, leurs goûts et leurs aspirations, leurs préférences et leurs contradictions et non plus chez les maîtres, mais chez les serviteurs. Nous voyons le château avec ses cochers et ses forestiers, ses maîtres valets et ses garde-chasse, ses pisciculteurs et ses jardiniers qui allaient à cheval chercher leur tabac. Nous voyons également ses constructions et ses démolitions de maisons où logent des métayers ou des fermiers, des creusements de bassins et de piscines, des aménagements d'allées de promenade et de plages équipées d'ombrages et de bateaux. Tout un monde qui se heurte, se complète et se succède en oubliant ses heures de détresse et ses moments de splendeur. Un monde en réduction qui s'est concentré au château dans les années de présence des quatre bourgeois et s'est étalé à Grandmont dans la vie de quatre générations.

Pour les vieux qui ont tendance à chercher les erreurs et les misères, à juger le passé, leurs souvenirs d'une société en décroissance alourdissent la tristesse de leur isolement. Ne vaudrait-il pas mieux faire comme les jeunes : oublier le passé puisque personne n'y peut rien, et s'efforcer de comprendre le présent pour mieux préparer l'avenir. Oublier au moins les époques de malheur et ne conserver que les jours de gaieté et d'espérance. Nous avons au château un exemple plein de fraîcheur : c'est celui de trois gentilles personnes qui se succédaient comme femmes de chambre, au gré des saisons et des maîtres. Le matin, quand la maîtresse était ailleurs, et c'était souvent, on entendait les deux filles rire et chanter en cueillant des fleurs devant le château. Les après-midi de la bonne saison, bien nourries et pleines de santé, elles montaient appuyer leur bout de nez aux larges vitres du deuxième étage. La cuisinière, à peine plus âgée venait les y rejoindre et comme l'une d'elles, presque toujours venait de Grandmont, elles regardaient le clocher de la Chapelle.

Quand la pluie avait cessé, elles ouvraient toute grande la porte-fenêtre et s'avançaient sur le balcon pour montrer leur tablier blanc et leur bonnet de dentelles.

Leurs regards et leur pensée s'en allaient au loin, sur les collines où travaillaient quelques jeunes paysans. Leurs pensées ne revenaient certainement pas vers les chemins brumeux du passé mais couraient légères vers les routes de l'avenir. Elles regardaient jusqu'au coucher du soleil les arbres et les fleurs, les jardiniers au travail, les paysans dans les chemins, les pêcheurs en bateau sur l'étang des chênes et les nids d'hirondelles dans les tours du château.

Elles étaient là-haut, accrochées au balcon, comme des fleurs agitées par la brise, au bord de la Nature qu'elles auraient voulu aider et servir. Les beaux soirs d'automne, on les voyait comme des étoiles descendues du ciel. On les entendait rire et chanter dans le silence de nos collines endormies .... Longtemps, longtemps.....

### Controverse sur des pierres.

La chaussée de l'étang de l'Abbaye a été exhaussée de plus de 1 mètre d'épaisseur par une maçonnerie en forme de dallage, faite avec des pierres de taille dont beaucoup sont moulurées ou sculptées. A l'extrémité de cette chaussée, on peut voir dans une grande maison construite avant 1816, des pierres sculptées qui sans erreur possible proviennent d'une Abbaye laquelle, dans ce cas, ne peut être que celle construite par Henri II d'Angleterre à partir de 1155 et terminée par son fils Richard Cœur de Lion, après 1198.

Cette Abbaye fut occupée pendant un demi siècle par les cavaliers Huguenots. Ils s'y installèrent si solidement qu'Henri IV, devenu Roi de France, fut obligé, pour obtenir leur reddition, d'engager une action militaire et de faire tirer le canon sur la forteresse.

Après la bataille, il ne pouvait rester de l'Abbaye transformée en camp retranché, que des toits écroulés sur des fortins, des étables, des murailles démolies, sans aucune possibilité de restauration et sans valeur pour reconstruire une Abbaye neuve.

Henri IV vint à Limoges en 1605. Il y fut reçu avec un cérémoniel grandiose qui fait partie de l'histoire. Il reste à savoir si son voyage avait un rapport avec l'action militaire qu'il avait lui-même organisée contre les Cavaliers Huguenots et s'il fut question de ce qui restait de l'Abbaye de Grandmont....

En 1650, l'Abbé de la Guérinière voulut reconstruire l'Abbaye sur l'emplacement de ce qui restait de l'ancienne et qui se trouvait encombré d'un amoncellement fabuleux de murailles, de charpentes et de démolitions sans aucun rapport ni ressemblance ni utilité pour son projet. Il fallait se débarrasser de cette montagne de démolitions et de constructions en désordre, et c'est peut-être pour en absorber une partie que fut exhaussée la chaussée de l'étang. Mais la plus grande partie fut sans doute donnée, vendue ou échangée contre des travaux à des bourgeois et des nobles des environs. Et s'il en fut ainsi, nous aurions l'explication de toutes ces pierres d'Abbaye que nous pouvons voir dans certains villages des communes de Saint Sylvestre et de Compreignac.

Mais sans aller si loin, nous trouvons dans le village des Barrys des pierres taillées ou sculptées dans les murs, les portes et fenêtres de plusieurs maisons, granges ou étables. Ce village comptait à l'époque 1900 sept familles, auxquelles il faut ajouter les trois familles qui habitaient dans leur maison en bordure du chemin venant de Grandmont et qui longe le mur de soutènement du plateau des ruines.

Nous pouvons voir également à Barlette, dans tous les angles des murs de la maison, des granges et des étables, et des portes, portails et fenêtres, des pierres taillées ou moulurées, ou même sculptées.

Toutes ces belles pierres ont été tirées, de 1906 à 1913 de la chaussée de l'étang de l'Abbaye, en dessous de l'actuelle bande gazonnée de 2 à 3 mètres de large qui sépare la bordure de l'étang du bord du chemin d'autrefois et qui est devenu aujourd'hui la route de Grandmont à Barlette.

Si cet épais dallage de pierres taillées avait été fait après 1816 avec les restes des démolitions laissées par l'acheteur de l'Abbaye construite en 1650 par l'Abbé de la Guérinière, qui aurait payé cet ouvrage coûteux et bien fait ?

Nos savants nous parlent souvent de cette dernière Abbaye très grande et très belle et ils oublient la première qui était aussi belle et plus grande encore et plus célèbre. Ne l'oublions pas et gardons le souvenir de ces moines qui, pendant de longs siècles nous ont donné l'exemple d'une vie simple, paisible, faite de travail et de dévouement à leurs semblables.